

La rubrique

DES PATRIMOINES *de Savoie*

 SAVOIE CONSEIL
GENERAL

Conservation Départementale du Patrimoine
NUMÉRO VINGT ET UN ■ JUILLET 2008



La Table de l'Arcelle neuve, roche à cupules et gravures rupestres, 2370 m d'altitude, Lanslevillard.

La rubrique des Patrimoines de Savoie

Numéro vingt et un

Conseil général de la Savoie

Conservation départementale du Patrimoine
Hôtel du département, BP 1802
73018 Chambéry cédex
Tél. (00-33-4) 04 79 70 63 60
Fax (00-33-4) 04 79 70 63 01
E-mail cdp@cg73.fr

Directeur de la Publication
Hervé GAYMARD

Rédacteur en chef
Philippe RAFFAELLI

Crédit photographique
Michel Folliet, Crocodile
(couverture)

Jean-François Laurenceau, CDP
(page 3)

Jean-François Laurenceau,
Sandrine Vuillemet,
Philippe Raffaelli, CDP
Photothèque Musées d'art et
d'histoire de Chambéry
(pages 4 et 5)

Sandrine Vuillemet
(page 6)

Sandrine Thermes-Boisset
(pages 7 et 8)

Jean-François Laurenceau, CDP
(page 9)

Françoise Ballet,
Philippe Raffaelli, CDP
(pages 10 à 13)

Photothèque Archives
départementales de la Savoie,
Sandrine Vuillemet, CDP
(pages 14 à 16)

CAUE de la Savoie,
Agence Novarina
(page 17)

Fondation Ripaille
(pages 18 et 19)

Dominique Uldry, Denis Vidalie,
Conseil général
de la Haute-Savoie / ODAC
(pages 20 et 21)

Photothèque Archives
départementales de la Savoie,
photothèque Musées d'art et
d'histoire de Chambéry
(pages 22 et 23)

Archives municipales de Tignes
(pages 24 et 25)

Parc naturel régional
du Massif des Bauges,
Philippe Raffaelli, CDP
(page 26)

Réalisation le cicero
Dépôt légal 3^e trimestre 2008
Tirage 2800 exemplaires
ISSN 1288-1635



La rubrique

La rubrique des patrimoines de Savoie a dix ans. Cet anniversaire est pour la revue l'occasion d'une évaluation, d'abord de sa propre évolution puis de son rôle en faveur du patrimoine de la Savoie. En 1998, l'objectif fixé à la publication d'une revue semestrielle dédiée au patrimoine fut tout d'abord la connaissance : il manquait un outil départemental pour informer le public de l'état des travaux en cours sur le patrimoine, des recherches archéologiques à la restauration des monuments historiques en passant par la découverte des fonds d'archives et la préservation ou la mise en valeur des collections des musées. Faire connaître ce qui se passe dans le quotidien des chercheurs, des universitaires et des services du patrimoine était un exercice de transparence, mais aussi le pari qu'un public suffisamment large serait intéressé.

Dix ans après, on peut juger que ce pari est bien gagné. Avec plus de 1 300 abonnés et une mise en ligne sur le site Internet du Conseil général, *La rubrique des patrimoines* est désormais connue bien au-delà du cercle des spécialistes. Mieux, elle est attendue et réclamée, ce qui est la meilleure récompense pour la rédaction. Elle s'est également ouverte à nos amis et collègues de Haute-Savoie. Elle sert souvent de référence au niveau régional et les auteurs sont nombreux à vouloir y contribuer.

L'autre dimension de cette évaluation est le bénéfique que le patrimoine de la Savoie peut attendre d'une telle publication. De ce point de vue *La rubrique des patrimoines* a connu des dates significatives : ce furent d'abord les dossiers thématiques, issus des travaux des inventaires cantonaux, en particulier autour du projet du Grand Lac du Bourget. La généralisation de la couleur, alliant la forme et le fond, montre concrètement l'exigence de qualité des projets que la *Rubrique* veut promouvoir auprès de ses lecteurs. Les dossiers d'actualité aident quant à eux à créer le lien entre toutes les disciplines et à faire exister le réseau des acteurs du patrimoine sur l'ensemble du territoire. Outil de liaison des professionnels ouvert sur tous les publics, la *Rubrique* contribue à faire exister la notion même de *Patrimoine en Savoie*.

L'inauguration, le 4 juillet dernier, des deux *Itinéraires remarquables* dessinés en collaboration avec le Parc naturel régional du Massif des Bauges et celui de Chartreuse, illustre bien cette importance du réseau pour la préservation et la mise en valeur du patrimoine. Ces septième et huitième Itinéraires sur les territoires de Savoie ne pouvaient exister sans les travaux scientifiques qui ont repéré et documenté le patrimoine local, sans les Parcs naturels régionaux qui ont conduit l'inventaire, sans les communes qui ont restauré et placé la signalisation avec l'aide du Conseil général, sans les dépliants et sans les offices de tourisme qui permettent de les faire connaître auprès des touristes... et des habitants.

L'exemplarité de ces coopérations peut certainement servir de modèle aux actions futures : les prochains *Itinéraires remarquables* devraient se déployer en 2009-2010 dans le Pays d'art et d'histoire des Hautes-Vallées, en Maurienne, Tarentaise, Val d'Arly et Beaufortain, en coopération avec le Parc national de la Vanoise, la FACIM et les représentants des territoires. Je pense également à l'intérêt que pourrait présenter pour nos sites naturels ou historiques, une meilleure connaissance et une mise en valeur des références littéraires s'y rapportant, par exemple des citations des meilleurs auteurs pour illustrer des lieux, des parcours ou l'impression qu'en garde le visiteur.

Autant de projets à suivre donc, avec *La rubrique des patrimoines* bien sûr.

Hervé Gaymard
Député,

Président du Conseil général de la Savoie

Direction des Affaires culturelles

Philippe VEYRINAS
Directeur Développement culturel
Jean LUQUET
Directeur Archives et Patrimoine

Conservation départementale du Patrimoine de la Savoie

Françoise BALLET,
conservateur en chef du patrimoine

Philippe RAFFAELLI,
conservateur du patrimoine
Jean-François LAURENCEAU,
attaché de conservation
Sandrine VUILLEMET,
assistante qualifiée de conservation
Vinciane NÉEL,
assistante de conservation
Françoise CANIZAR, rédacteur en chef
Nicole DUPUIS, rédacteur
CATHERINE BOULOUFFE, secrétaire

ont collaboré à ce numéro ■ Françoise BALLET ■ Carine BONNOT, chargée de mission, architecte doctorante, CAUE de la Haute-Savoie, 04 50 88 21 10 ■ Cédric Broet, Archives municipales de Tignes, 04 79 40 06 51, broet@tignes.net ■ Pierre-Sébastien Burnichon, administrateur Fondation Ripaille, 04 50 26 64 44, www.ripaille.fr ■ Emmanuelle Combet, responsable Unité service du public, Archives départementales de la Savoie, 04 79 68 34 62, emmanuelle.combet@cg73.fr ■ Jérôme DAVIET, chargé de mission, Parc naturel régional du Massif des Bauges, j.daviet@pnr-massif-bauges.fr ■ Élodie KOLHER, conservatrice départementale du Patrimoine, Direction des affaires culturelles et du patrimoine historique de la Haute-Savoie, elodie.kolher@cg74.fr ■ Mirela LOMBARDI-FLOREA, assistante éducatrice, L'Arche-Le-Sycamore ■ Jean LUQUET ■ Vinciane NÉEL ■ Philippe RAFFAELLI ■ Sandrine THERMES-BOISSET, doctorante en histoire de l'art, Université Pierre Mendès-France, Grenoble II, boissetma@wanadoo.fr ■ Benoît Tiberghien, chargé de mission, Accueil du public et valorisation des patrimoines, btiberghien@pnr-massif-bauges.fr ■ Cédrik Valet, CAUE de la Savoie caue.savoie@libertysurf.fr, 04 79 60 75 50 ■ Sandrine VUILLEMET ■

Pour télécharger *La Rubrique des Patrimoines de Savoie* en format PDF, visitez le site internet du Conseil général de la Savoie cg73.fr et savoie-culture.com

Les salles de la Chambre des comptes

En chantier, un nouvel espace muséographique pour découvrir le château des ducs de Savoie

Dans le cadre du projet de valorisation du château des ducs de Savoie, le Conseil général vient de lancer la rénovation des salles de l'ancienne *Chambre des comptes* situées, au cœur de l'Aile dite historique, dans l'ancien bâtiment du Gouvernement de Savoie. Ces deux salles sont destinées à devenir, d'ici la fin de l'année, un espace culturel départemental doté de tous les équipements muséographiques ; il sera dédié aux expositions temporaires thématiques ou aux animations culturelles proposées au plus près de l'actualité des patrimoines de Savoie par l'équipe de la Direction des affaires culturelles, Conservation départementale du patrimoine, en partenariat avec le Service animation de la Ville d'art et d'histoire de Chambéry. En accès libre aux heures et aux jours ouvrables, ce lieu de découverte et d'interprétation du château, tous publics, constituera, en effet, un point focal d'accueil pour les visites guidées et les ateliers du patrimoine proposés par les guides-conférenciers.

La Chambre des comptes sera rendue directement accessible depuis la rampe de la Porterie après l'installation d'une nouvelle herse au niveau de la Porte de la Herse.

Une première exposition *Le château des ducs de Savoie : un monument au cœur de l'Histoire* s'y déroulera en 2009 en préfiguration d'un espace d'interprétation permanent susceptible d'être aménagé dans cette aile du château dans les prochaines années.



Ce chantier lancé en avril dernier sous la maîtrise d'ouvrage du Conseil général, Direction des bâtiments et moyens généraux et la maîtrise d'œuvre de Manuelle Veran-Hery, Architecte du patrimoine DPLG, s'avère à plus d'un titre une expérience méthodologique enrichissante dans la perspective de rénovation d'autres parties du château avec le concours de la Conservation départementale du patrimoine et des services de l'Etat (Service départemental de l'architecture et du patrimoine, Conservation régionale des Monuments historiques, Service régional de l'Archéologie, DRAC Rhône-Alpes). L'objectif est de mener en concertation une restauration respectueuse de l'esprit du lieu et de son historicité



Château des ducs de Savoie, façade du bâtiment des Salles de l'ancienne Chambre des comptes.

Vue du chantier en cours.

tout en intégrant les contraintes techniques d'un aménagement contemporain aux normes pour l'accueil d'expositions et du public.

L'évolution architecturale de ce monument historique – quelques dix siècles d'histoire – reste encore paradoxalement, pour une grande part, méconnue d'un point de vue archéologique. Aussi, une première étape préalable à la rénovation des salles de la Chambre des comptes a consisté en une intervention d'Archéologie préventive confiée à la société agréée Archéodunum après prescription par le Service régional de l'Archéologie.

Après décroûtage des enduits muraux et suppression de la dalle au sol datant du XX^e siècle, des aménagements médiévaux inconnus ont été mis au jour dans ces deux salles : vestiges d'une grande cheminée, anciennes portes et placards muraux, traces de coussièges, reliquats d'enduits muraux anciens, substructures. Après relevés, ces éléments ont été analysés et seront pour certains valorisés. En complément de l'étude des assemblages des plafonds des deux salles, des prélèvements d'échantillons de bois ont été effectués par la société Archéolabs pour analyse et datation dendrochronologique. L'abattage des bois a été daté de 1483 et de 1500-1501 respectivement pour la petite salle et la grande salle avec mise en place des plafonds en 1502 et dans les années 1510-1530. A l'aune de ces premiers résultats très encourageants, les fonds des Archives départementales de la Savoie ou de l'Archivio di Stato di Torino, dont une masse très importante de documents provenant des archives mêmes de la Chambre des comptes, restent encore à être étudiés. Ces sources permettront, le cas échéant et après interprétation, de corroborer les nouvelles données archéologiques.

Philippe Raffaelli

ACTUALITÉS



PATRIMOINES

Le Dépôt de fouilles archéologiques départemental

La Savoie dispose désormais d'un dépôt de fouilles archéologiques, destiné à recevoir le produit des fouilles effectuées dans le département. Il est installé dans un bâtiment réhabilité du CHS de Bassens. Lieu de stockage et de conservation, il est aussi un lieu d'étude puisque les chercheurs y dispose de vastes espaces pour travailler : zones de lavage, de séchage, de dessin, bureaux... ..

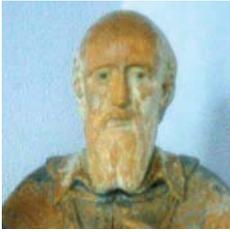
Une fois étudiés et conditionnés, objets et documentation sont destinés à rejoindre les collections publiques des musées.

Réalisé conjointement par le Département et l'Etat, il constitue une étape importante pour la sauvegarde du patrimoine archéologique départemental.

Françoise Ballet

Itinéraires remarquables

À la découverte des Parcs naturels régionaux de Savoie



PATRIMOINES

Statue de saint François de Sales, chapelle Notre-Dame du Champ, Saint-François-de-Sales.



Vitrail d'Arcabas, église Saint-Jean-Baptiste, Corbel.

Le Conseil général de la Savoie poursuit la politique départementale de promotion et de mise en valeur du patrimoine par les *Itinéraires Remarquables des sites, monuments et personnages célèbres*, créés en 2004.

C'est en collaboration avec les Parcs naturels régionaux de Chartreuse et du massif des Bauges que la Conservation départementale du patrimoine a élaboré deux nouveaux itinéraires pour l'été 2008: **En Chartreuse, du Val de Couz aux Entremonts** et **Au cœur des Bauges**. Ces réalisations s'appuient sur les études et recherches menées dans le cadre des recensements du patrimoine culturel rural conduits sur ces deux territoires ainsi que sur les projets de mise en valeur d'un certain nombre de sites et monuments emblématiques de l'histoire de la Savoie.

L'inauguration de ces parcours de tourisme culturels s'est déroulée le 4 juillet, en présence d'Hervé Gaymard, Président du Conseil général de la Savoie et des représentants des territoires, élus, techniciens et associations.

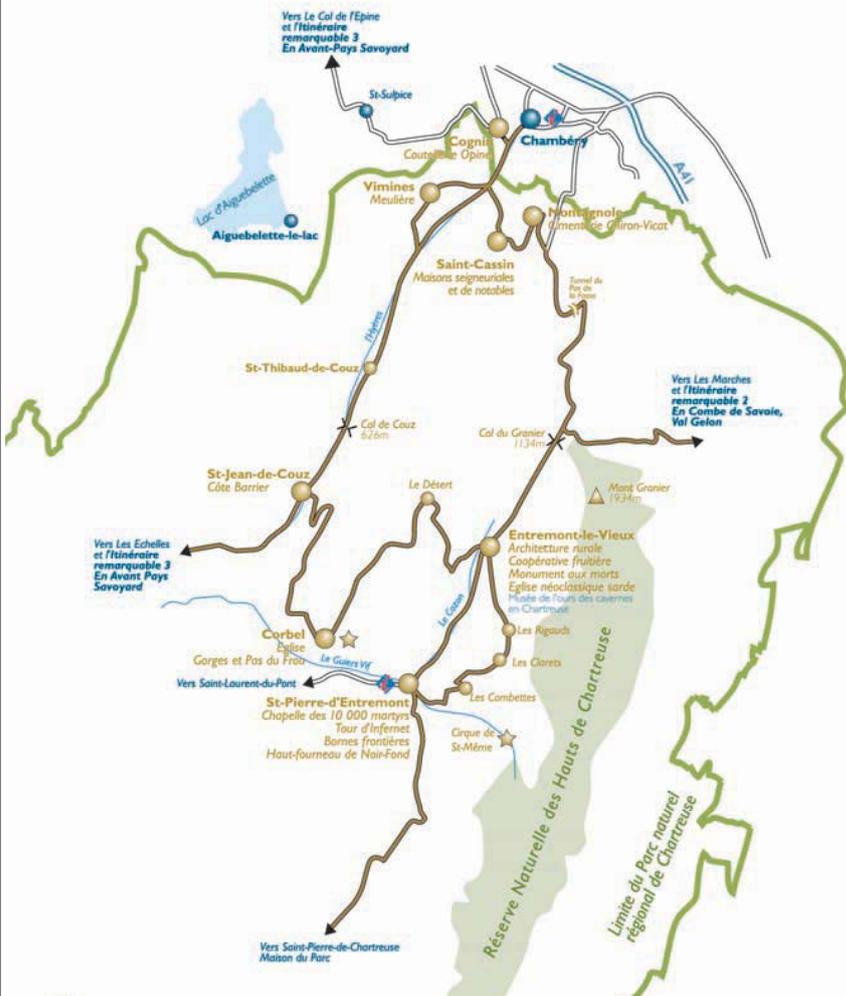


Le Granier, Jean Bugnard, coll. départementales.

Quelques exemples à découvrir au fil de ces nouveaux IR

En Bauges – L'église de Jarsy, la Chartreuse d'Aillon, siège de la Maison du patrimoine du PNR, les savoir-faire artisanaux et industriels (tome des Bauges, clouterie, métallurgie...), Léon Aymonier pharmacien-photographe du Châtelard...

En Chartreuse – L'église Saint-Jean-Baptiste de Corbel et ses vitraux peints par Arcabas, l'ours des cavernes, la tour d'Infernet à Saint-Pierre-d'Entremont, saint Bruno, Luigi Federico Menabrea...



Front de taille, côte Barrier, Saint-Jean-de-Couz.

Borne frontière en Chartreuse.



Tour d'Infernet, Saint-Pierre-d'Entremont.

Les dépliants d'aide à la visite sont disponibles gratuitement dans les offices du tourisme et les musées du réseau départemental. Ils sont aussi téléchargeables en format pdf sur le site:

www.savoie-culture.com

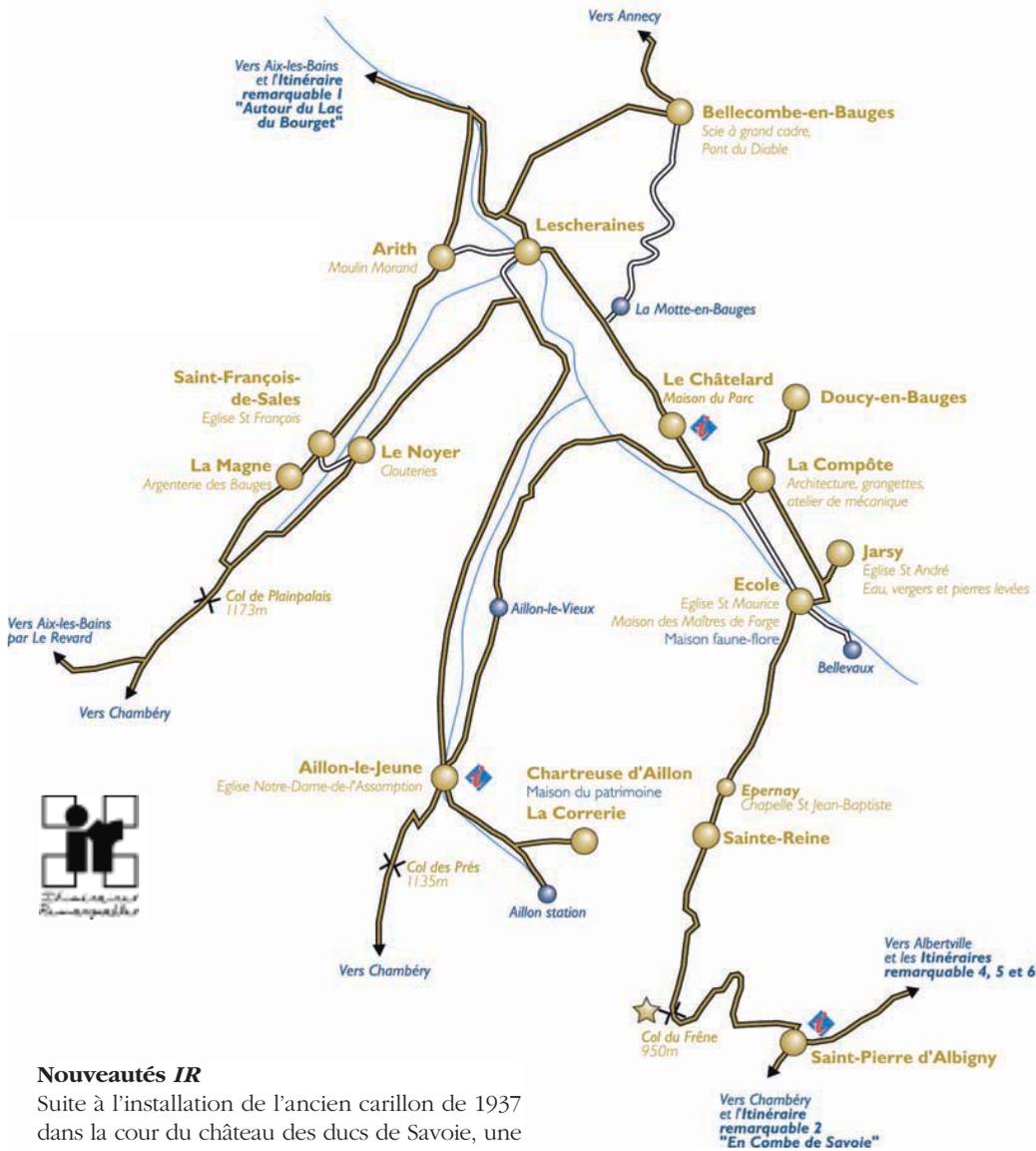


PATRIMOINES

L. Aymonier, photographe-pharmacien au Châtelard-en-Bauges, coll. départementales, fonds Aymonier, Musée savoisien.



A Corbel, inauguration du nouvel IR «en Chartreuse», le 4 juillet 2008.



Nouveautés IR

Suite à l'installation de l'ancien carillon de 1937 dans la cour du château des ducs de Savoie, une signalétique a été implantée à proximité afin de dévoiler l'histoire de cet instrument. La commune de Vions a été intégrée aux IR avec la réalisation de panneaux présentant l'histoire du pont ferroviaire sur le Rhône, conçus à partir des éléments fournis par le Réseau Ferré de France. Ils viennent compléter *in-situ* le dépliant n°1 qui évoquait l'histoire de la première ligne ferroviaire de Savoie, bordant le lac du Bourget. Au Bourget-du-Lac, les éléments majeurs du patrimoine de la commune sont désormais reliés par un sentier pédestre établi entre le prieuré et le château de Thomas II.

Sandrine Vuillermet



A la Chartreuse d'Aillon, inauguration du nouvel IR «au cœur des Bauges», le 4 juillet 2008.

Pierres levées appelées «palets» à Jarsy.



PATRIMOINES

Paroles de participants

« C'était intéressant dans le musée: voir des choses qu'on ne connaissait pas, des choses anciennes; c'était important pour nous... »

« Le patrimoine, c'est le passé, les siècles avant. »
« J'ai aimé tout: le musée, choisir le berceau, ça m'a rappelé quand j'étais petite... »



Conception

Marie-Anne Guérin, élève conservateur de l'Institut national du patrimoine, stagiaire à la Conservation départementale du Patrimoine de la Savoie (mai-novembre 2007), Mirela Lombardi-Florea, assistante (éducatrice) à l'Arche - Le Sycomore, Sandrine Vuillermet, assistante qualifiée de conservation.

Avec Hélène, Myriam, Bernard, François-Breuil, Jean-Marc, Pascal.

Quelques mots sur l'Arche et le Sycomore

En 1964, Jean Vanier a fondé la première communauté de l'Arche pour accueillir des adultes ayant un handicap mental, à Trosly-Breuil, dans l'Oise. Le Sycomore fait partie d'une fédération internationale qui regroupe 130 communautés sur les cinq continents. Elle est constituée de deux foyers d'hébergement où vivent ensemble sept à huit personnes ayant un handicap avec quatre à cinq assistants et d'un lieu d'activités de jour « l'atelier » où les rejoignent quatre autres personnes avec un handicap. L'atelier propose des activités variées où chaque personne peut développer ses capacités créatives, manuelles, sportives, de relation et de communication.

Mirela Lombardi-Florea

« Moi, nous, le patrimoine »

Atelier patrimoine au Sycomore

Foyer de l'Arche à La Ravoire

La Conservation départementale du patrimoine dans le cadre du stage de spécialité de Marie-Anne Guérin, élève conservateur de l'Institut national du patrimoine, a conduit durant presque trois mois un projet « égalité de chances » visant à « faciliter l'accès de toutes les formes de patrimoine à des populations qui en seraient naturellement éloignées ». Avec un groupe de six personnes handicapées accueillies au Sycomore, il s'agissait d'explorer la notion de patrimoine culturel par une approche sensible, personnelle et collective.

Cette démarche fait également écho aux orientations prises par le Conseil général de la Savoie pour mieux intégrer et considérer le public en situation de handicap.

Le cycle d'ateliers proposé a tout d'abord permis une appropriation de la notion de patrimoine à partir d'un objet personnel apporté par chacun et perçu comme précieux. En effet, il semblait préférable d'axer le travail sur le rapport affectif aux objets pour transmettre des notions comme conservation, préservation, protection.

Après la présentation de leurs objets préférés, nous avons consacré un temps à la reformulation à partir de leurs mots: lien affectif à l'objet, propriété, passion - objet reçu, cadeau qui lui confère encore plus de valeur - beauté des objets - savoir-faire mis en œuvre pour réaliser certains objets - idée de collection - notion de protection, préservation, conservation - caractère fragile des objets - lien entre état et temps (âge de l'objet, durée de vie, usure) - impossibilité de le vendre, de s'en séparer.

Notre regard s'est ensuite porté sur leur environnement, le château voisin, des visites de musées et de vieux moulins qu'ils ont pu effectuer avec le Sycomore ou leurs familles. Certains connaissaient les musées et ont fait partager leurs souvenirs. Nous avons enrichi régulièrement la notion de patrimoine par l'évocation de ces expériences afin d'aboutir à une définition: « *le patrimoine ce sont les objets d'avant qu'on veut protéger pour les transmettre, pour les garder en mémoire* ».

Puis, lors d'une visite au Musée savoisien - salle d'introduction à l'ethnographie de la Savoie -, la découverte interactive des objets et des savoir-faire a favorisé la compréhension de la relation au passé et au présent. Le musée a aussi été appréhendé comme un lieu où des objets privés, du quotidien, deviennent bien communs, racontent une histoire sociale. A l'issue de la visite, chaque personne a choisi un objet « coup de cœur » qui a été photographié en vue de créations plastiques (peinture, dessin, collage).

La suite du projet s'est déroulée au Sycomore, dans la salle d'activités, à raison d'une séance de deux heures durant cinq semaines. Ces ateliers se sont articulés entre travaux personnels créatifs, expression orale et réalisations collectives, de la fabrication des cadres à la rédaction des cartels de l'exposition, activités qui ont été retenues par le groupe pour valoriser le projet. Ces réalisations ont d'abord été présentées au Conseil général de la Savoie puis ont rejoint les bâtiments de la Maison Départementale de la Personne et du Handicap avant de retourner dans leur établissement.

Ce projet Patrimoine répond aux objectifs de l'atelier du Sycomore dans la mesure où il se développe autour de trois axes: un travail pédagogique autour de la notion de patrimoine, une ouverture vers l'extérieur et une mise en valeur des capacités manuelles et créatives de chacun. Cette activité a permis à certaines personnes de saisir les notions de passé et de présent, de prendre conscience qu'autrefois, ou bien ailleurs, il pouvait y avoir des modes de vie différents des leurs. D'autres ont été amenées à se poser plus de questions sur leur propre passé pour mieux comprendre leur histoire. Un grand sens de l'écoute et du dialogue a favorisé l'expression de chacun.

Pour la Conservation départementale du patrimoine, cette expérience « hors les murs » autour des collections départementales d'ethnographie s'est révélée encourageante et porteuse de sens. Elle illustre tout à fait l'un des principes fondateurs de la médiation culturelle récemment formulé en ces termes: « *La reconnaissance de la compétence culturelle de toutes les personnes dans leur diversité constitue le point de départ de tout acte de médiation. La personne y est considérée et prise en compte dans sa totalité, tant dans sa singularité que dans son inscription sociale, culturelle, historique. Pratiquer la médiation culturelle, c'est travailler avec les personnes considérées comme acteurs de leurs pratiques culturelles [...]. C'est accompagner chacun dans son devenir culturel et dans une participation active à la vie de la Cité.* » (Principe 4 « accueillir la compétence culturelle de chacun » in *Charte déontologique de la médiation culturelle* © Médiation culturelle association / Lyon, décembre 2008)

Sandrine Vuillermet



Les groupes sculptés de la Mise au tombeau du Christ

en Savoie occidentale à la fin du Moyen Âge

ANTIQUITÉS



& OBJETS D'ART

Trois groupes sculptés conservés au Musée-Château d'Annecy en Haute-Savoie, au musée de Brou dans l'Ain et dans l'église Saint-Pierre de Lémenc à proximité de Chambéry, témoignent de la diffusion du thème de la Mise au tombeau monumentale dans les terres de l'ancien duché de Savoie et offrent un reflet de la variété des milieux artistiques auxquels ces œuvres se réfèrent.

Images de dévotion en pierre ou en bois, de dimension souvent monumentale, les groupes sculptés représentant la *Mise au tombeau du Christ* sont une création propre à la fin du Moyen Âge occidental. Ils apparaissent précocement en Allemagne et dans les anciens Pays-Bas méridionaux et se répandent en Europe occidentale au cours du XV^e siècle et jusqu'aux premières décennies du siècle suivant.

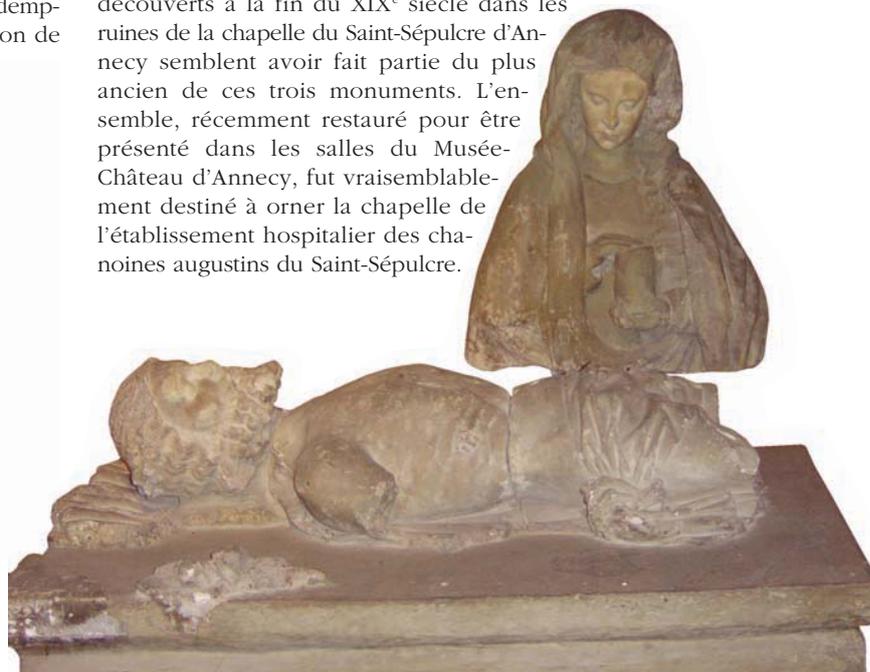
La *Mise au Tombeau* monumentale illustre le dernier épisode de la Passion du Christ suivant un mode de figuration qui reste constant depuis son apparition. La composition de la scène, l'identité et l'attitude des personnages, reprises avec peu de variantes sur des centaines de groupes sculptés, sont transcrites avec les nuances stylistiques propres à chaque région. Suivant une formule qui enrichit les textes évangéliques, le Christ entouré par ses proches repose sur la pierre d'onction pour être enseveli par Joseph d'Arimatee et Nicodème. Aux huit personnages principaux (le Christ, Marie, Jean, Marie-Madeleine, deux saintes Femmes et les ensevelisseurs) viennent parfois se joindre des soldats gardiens du tombeau et/ou deux figures d'anges porteurs des instruments de la Passion qui élargissent alors la temporalité de la scène à l'annonce de la Résurrection et de la Rédemption. La permanence et la grande diffusion de

cette émouvante représentation durant un siècle et demi environ sont à mettre en rapport avec les nouvelles formes de la dévotion à la fin du Moyen Âge. La sensibilité à la fois délicate et ardente qui imprègne les œuvres à cette période est l'expression d'une piété devenue plus personnelle, où la méditation sur les souffrances du Christ, sur sa mort et sa Résurrection, est liée à l'espérance de la Rédemption.

Particulièrement nombreuses aux frontières de la Savoie médiévale, en Lorraine et en Bourgogne notamment, où elles sont conservées en nombre important, les *Mises au tombeau* connurent une faveur certaine en Savoie, terre d'accueil depuis 1453 de l'insigne relique du Saint Suaire dont la vénération est parfois associée au succès remporté par ce thème. On recense aujourd'hui une quinzaine d'œuvres souvent fragmentaires, en pierre, bois ou terre cuite, dans les domaines de la Maison de Savoie en France, en Suisse et en Italie. Trois œuvres de grande qualité, en pierre anciennement polychromée, conservées dans la partie occidentale de l'ancien duché témoignent de cette production. Aucune trace de ces trois groupes, qui ont été réalisés au cours du XV^e siècle, n'a été trouvée dans les archives.

Les fragments de la *Mise au tombeau* en pierre découverts à la fin du XIX^e siècle dans les ruines de la chapelle du Saint-Sépulcre d'Annecy semblent avoir fait partie du plus ancien de ces trois monuments. L'ensemble, récemment restauré pour être présenté dans les salles du Musée-Château d'Annecy, fut vraisemblablement destiné à orner la chapelle de l'établissement hospitalier des chanoines augustins du Saint-Sépulcre.

Fragments de la Mise au Tombeau provenant de la chapelle du Saint-Sépulcre, coll. Musée-Château d'Annecy.



ANTIQUITÉS



& OBJETS D'ART

* Jean Prindale est mentionné dès 1409, à plusieurs reprises, pour les travaux de la Chapelle neuve du château de Chambéry sous l'appellation de « Magistro Johanni Prindella »

Fragments de la Mise au Tombeau provenant du Saint-Sépulcre de l'église des Cordeliers de Bourg-en-Bresse, coll. Musée de Brou.



On ne conserve aujourd'hui que les têtes mutilées de six des personnages de la scène (la Vierge a disparu), dont une énigmatique tête barbue, peut-être de saint Antoine, accompagnés d'un Christ sectionné à mi-cuisse et d'une Marie-Madeleine représentée en buste. En dépit de son état très lacunaire, la qualité de l'œuvre ainsi que l'expressivité intense des visages continuent à frapper le spectateur.

Le groupe d'Annecy fut sans doute commandé autour des décennies 1430-1440 et semble porter l'empreinte de la sculpture bourguignonne de la première moitié du XV^e siècle. D'éventuels rapports entre la réalisation de cette œuvre et la présence en Savoie, sur le chantier de la chapelle neuve du château de Chambéry et à Genève, du sculpteur d'origine bruxelloise Jean Prindale*, employé dans l'atelier de Claus Sluter à Dijon et documenté en Savoie de 1409 à 1420, restent toutefois à prouver. En outre, l'absence d'œuvres assurément attribuables à cet imagier, ou à l'un des membres de son atelier, prive les historiens de l'art de tout élément de comparaison.

Le Musée de Brou abrite les restes d'une *Mise au tombeau* qui est en cours d'étude par Magali Briat-Philippe, conservatrice au musée. Le groupe en pierre est composé d'un remarquable Christ gisant, figure d'une grande force d'expression, et de trois bustes féminins identifiables à la Vierge, à Marie-Madeleine et à une sainte Femme. Cet ensemble s'inscrit stylistiquement dans la production bourguignonne du deuxième tiers du XV^e siècle. Il fait écho aux réalisations des maîtres bourguignons héritiers de l'art de Claus Sluter, en particulier aux œuvres placées dans l'entourage ou la suite de Claus de Werve (mort en 1439).

Les éléments du musée de Brou furent considérés dès leur découverte, comme provenant du sépulcre mentionné dans l'église des Cordeliers de Bourg-en-Bresse, détruite en 1600. Deux chroniqueurs du XVII^e siècle rapportent, en effet, qu'une inscription indiquait que Thomas Guillod, riche bourgeois de Bourg, avait fait faire un « *sépulcre* » en 1443 pour la chapelle de sa famille dans l'église du couvent franciscain.



Ultime représentant en pierre de ce thème dans les terres aujourd'hui françaises du duché de Savoie, l'impressionnant groupe sculpté déposé depuis la fin du XVIII^e siècle dans la crypte de l'église Saint-Pierre de Lémenc était destiné à orner l'église Saint-Antoine de Chambéry. Un inventaire très détaillé des biens et du mobilier de la commanderie rédigé en 1617 illustre la volonté des Antonins de convaincre les visiteurs du prestige de leur ordre. La *Mise au Tombeau*, ainsi que quelques autres œuvres peintes ou sculptées aujourd'hui dispersées entre le Musée savoisien et les églises autour de Chambéry, a survécu à la disparition de l'Ordre antonin à la fin du XVIII^e siècle et à la destruction de son église (les bâtiments de la commanderie ont laissé place, au XIX^e siècle, à l'actuel Hôtel de Ville).

La réalisation de ce magnifique ensemble de sculptures, anciennement rehaussé par une riche polychromie, se situe entre la fin du XV^e siècle et le début du XVI^e siècle. Sur les treize figures qui composaient la scène à l'origine (seul un des soldats gardien du tombeau a disparu après 1617), douze sont exceptionnellement conservées et offrent l'un des rares témoignages encore visibles de ce type de grande composition à l'effet monumental saisissant. Le schéma de ce monument, élargi aux soldats plongés dans un profond sommeil et à deux anges porteurs des instruments de la Passion, situe le groupe dans la tradition iconographique des grandes Mises au tombeau monumentales produites au XV^e





Groupe statuaire de la Mise au Tombeau provenant de l'église des Antonins de Chambéry, aujourd'hui conservé dans la crypte de l'église priorale de Lémenc, ensemble classé Monument historique par arrêté du 16 février 1900.

siècle, principalement dans le nord-est de la France et dans les pays rhénans. C'est dans le caractère original des sépulcres lorrains, qui innovent dès la première moitié du XV^e siècle par la présence des anges porteurs des instruments de la Passion, qu'il semble possible d'identifier des références pour la composition de cette œuvre. Le choix iconographique adopté ici pourrait s'expliquer par la large et précoce diffusion de l'Ordre antonin vers l'est de la France et les territoires germaniques, ainsi que par les liens étroits entretenus à l'extrême fin du XV^e siècle entre la maison mère de l'Ordre à Saint-Antoine-en-Viennois et le milieu politique et religieux lorrain. À l'évidence, ce choix fut explicitement désigné par le commanditaire de la *Mise au tombeau* qui est à chercher dans l'un des membres placé à la tête de la communauté. La réalisation de ce monument, qui trouve stylistiquement sa place au sein d'un important groupe de sculptures produit en Savoie entre la fin du XV^e siècle et le début du XVI^e siècle, fut sans doute confiée à un atelier local.

Deux autres groupes sculptés plus anciens conservés dans l'aire d'influence de la Savoie médiévale, l'un daté de 1433, dans la cathédrale Saint-Nicolas de Fribourg en Suisse, l'autre, vers 1430-1440, dans l'église Santa Maria della Scala à Moncalieri, près de Turin, sont également susceptibles d'avoir transmis un modèle à l'iconographie du groupe de Lémenc. Ces œuvres sont trois exemples exceptionnels, en dehors de la Lorraine, de monuments incluant à la fois anges et gardiens du tombeau.

Comme la grande majorité de la production sculptée à cette période, les groupes d'Annecy, de Brou et de Lémenc restent anonymes. Ils n'ont assurément livré ni le nom des imagiers qui les réalisèrent – le grand nombre de statues à réaliser imposant sans nul doute un travail collectif dans l'atelier réunissant des compagnons sous la direction d'un maître ; la polychromie pouvant être réalisée par ce même atelier ou par

celui d'un peintre –, ni celui des donateurs, religieux ou laïcs, qui les commandèrent.

Les Mises au tombeau étaient présentées à la dévotion dans les églises, les chapelles privées et les chapelles des établissements religieux des cités. Il est difficile d'apprécier dans quelle mesure les statues prenaient part aux mises en scène liturgiques des épisodes de la Passion. Ces œuvres ont probablement représenté des sources de gains non négligeables pour le clergé de l'édifice qui les abritait. C'est du moins ce que laissent penser les mentions d'indulgences accordées aux fidèles venus déposer leurs aumônes et prier auprès du « sépulchre » du couvent des Cordeliers à Bourg-en-Bresse. Répondant au désir des fidèles qui, en Savoie comme ailleurs, aspiraient à appréhender concrètement les récits évangéliques et les grands mystères de la Foi, ces images de dévotion sont des témoignages précieux de la société profondément religieuse de la fin du Moyen Âge.

Sandrine Thermes-Boisset





L'art rupestre en Savoie

un patrimoine archéologique précieux
mais fragile

L'« art rupestre », expression qui qualifie toute manifestation artistique effectuée sur un support rocheux, est un mode d'expression universel, sans doute le seul, dans toute l'histoire de l'humanité, qui se soit poursuivi pendant plus de trente millénaires. En effet, partout dans le monde et à différentes époques, la pierre a été l'un des supports privilégiés par l'homme pour exprimer ses concepts et ses croyances.

L'art rupestre constitue un patrimoine particulièrement précieux attestant de pratiques religieuses ou de modes de pensées dont il constitue parfois le seul témoignage dans les sociétés sans écriture. Il renseigne sur les mondes spirituel et matériel, la religion, la vie quotidienne des civilisations disparues qui l'ont pratiqué.

Il est d'autant plus précieux qu'il est en péril, en grotte mais plus encore en plein air, où il est soumis aux agressions des éléments naturels et des hommes. Il se dégrade et disparaît et ce qui reste aujourd'hui n'en constitue sans doute qu'une infime partie.

Loin des grottes obscures privilégiées par l'homme au Paléolithique, c'est à la surface des roches en plein air qu'après la dernière glaciation, des représentations abstraites et figuratives, ont été réalisées de l'Europe à l'Asie et de l'Afrique à l'Océanie, en des rituels qui nous échappent aujourd'hui.

Le long de l'arc alpin, en France, en Suisse, en Italie, en Autriche, des blocs erratiques ou des affleurements rocheux ont été gravés. La vallée de la Maurienne – comme la vallée des Merveilles dans le Parc national du Mercantour (Alpes-Maritimes) et le Val Camonica (Alpes lombardes) en Italie – fait partie des grands sites alpins d'art rupestre.

Historique des recherches en Savoie

Au XIX^e siècle, quelques amateurs d'archéologie s'intéressent aux grandes *pierres à cupules* assez faciles à repérer, mais c'est au début du XX^e siècle que sont reconnues les premières gravures abstraites en Haute-Maurienne. A partir des années 1940, elles passionnent les érudits locaux ; une première représentation anthropomorphe est identifiée en 1952 dans un alpage de Lanslevillard et au Congrès des Société Savantes de Savoie de 1968, cupules et gravures font l'objet de communications.

Au début des années 1970, deux sites à peintures sont repérés à Saint-Jean-d'Arvey et à Bessans et différentes prospections permettent d'appréhender l'intérêt de l'art rupestre de Savoie, de l'Avant-Pays aux hautes vallées alpines.

Le Groupe d'Etude, de Recherche et de Sauvegarde de l'Art Rupestre (GERSAR) de Milly-la-Forêt, mène, de 1975 à 1983 environ, des recherches qui démontrent la richesse de l'art rupestre mauriennais et en proposent les premières analyses.

De 1987 à 2000, une « prospection thématique programmée », entreprise par Françoise Ballet avec la collaboration de Philippe Raffaelli et la participation d'étudiants de l'Université de Savoie, aboutit à la découverte d'autres sites et à l'inventaire exhaustif des sites connus.

Répartition géographique

Lorsque l'art rupestre apparaît en Savoie au Néolithique, il y a 5 000 ans environ, avec les *pierres à cupules*, il couvre alors l'ensemble du territoire : rives du Léman, Pays de Gex, Chablais, Avant-Pays savoyard, bordure des Bauges, vallées de Tarentaise et de Maurienne. Mais, la Maurienne va connaître une évolution tout à fait originale. De nombreux ensembles de roches gravées sont concentrés dans la haute vallée en contexte montagnard sur les communes de Saint-Michel-de-Maurienne, Orelle, Saint-André, Aussois, Sollières, Termignon, Lanslebourg, Lanslevillard, Bessans.

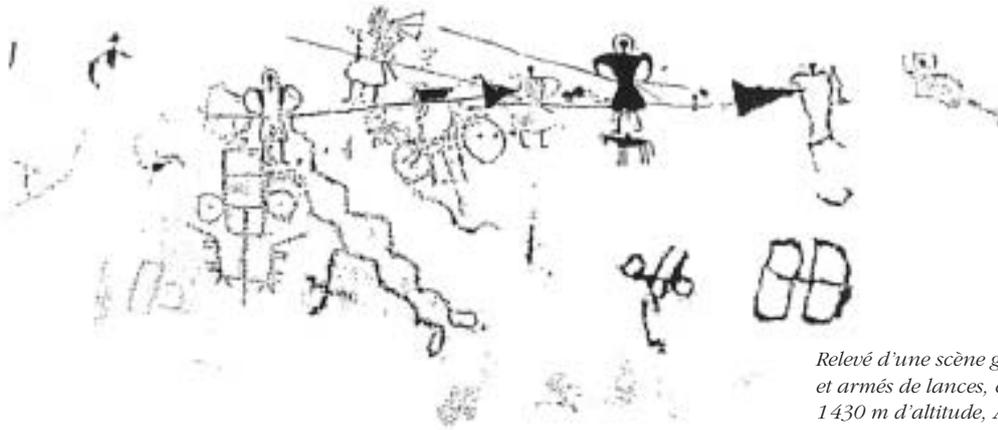
La présence des gravures est liée à celle d'une installation humaine ancienne attestée par des habitats et des sépultures connus le long de la vallée. Les gravures s'étagent des abords des premiers villages, installés aux meilleurs emplacements, à proximité des voies de passage et des cols, entre 1300 et 1500 m d'altitude jus-



Pierre à cupules et à bassins, 2000 m d'altitude, St-Alban-des-Villards.



La Roche aux Pieds, vue générale et détail des gravures, classée Monument historique par arrêté du 10 janvier 1911, 2750 m d'altitude, Lanslevillard.



Relevé d'une scène gravée : guerriers casqués et armés de lances, chars, zig-zags, 1430 m d'altitude, Aussois.



qu'aux alpages à plus de 2800 m. d'altitude. Les supports rocheux sont abondants mais les blocs erratiques de *calcaires phylliteux gréseux* et de *calcschistes*, ainsi que de grands affleurements de *marbre* polis par les glaciers, ont été privilégiés. Moyennement durs ils se laissent piquer sans éclater ce qui les rend particulièrement propices à la gravure.

Les peintures

L'existence de deux sites à peintures, tout à fait exceptionnelle du fait de la fragilité de cette technique, témoigne de ce mode d'expression en Savoie et laisse penser que d'autres sites ont dû disparaître. Le Trou de la Féclaz à 1050 m d'altitude, sur la bordure des Bauges à Saint-Jean-d'Arvey, présente sur le plafond d'un abri sous roche peu profond, des peintures schématiques à l'ocre rouge, jaune et orangé.

Le Rocher du Château à Bessans, en Haute-Maurienne, gigantesque bloc de serpentinites, à 1750 m d'altitude, comporte sur sa paroi verticale spectaculaire, polie par les glaciers, plusieurs compositions de motifs abstraits et figuratifs peints à l'ocre rouge. Au pied, un site archéologique d'importance, avec différents niveaux du Néolithique a été récemment fouillé par Eric Thirault. Ces peintures, datées de la fin du Néolithique,

trouveraient leur origine dans une tradition méridionale diffusée par l'Ardèche et la vallée du Rhône ou par les vallées piémontaises de l'Orco et du Lanzo.

Les gravures

Les motifs abstraits sont les plus nombreux, *cupules* isolées ou groupées quelques fois par centaines, juxtaposées ou reliées par des réseaux de rigoles; *spiraies*, *spiraliformes*, *serpentiformes*, *méandriiformes* et *labyrinthiformes*, isolés ou en composition avec d'autres motifs; *représentations circulaires*: cercles simples, cercles à rayons externes (soleil), ou internes (rouelles, à l'image des pendentifs en bronze de la fin de l'âge du Bronze); *représentations quadrangulaire*, marelles simples, à double ou triple enceintes. Plus rarement, *échelles*, *zig-zags*, *arceaux*, *réticulés*...

Les représentations de pieds, très abondantes, sont gravées en creux, au contour ou piquetés sur toute leur surface. Souvent par paires, les pieds sont parfois associés à des cupules. Souvent attribuées au Néolithique, ces représentations datent plus probablement de la période protohistorique au moment où les alpages sont largement fréquentés, pour les activités pastorales, mais aussi pour l'exploitation minière. A proximité de la Roche aux Pieds de Lanslevillard, à 2750 m d'altitude, une sorte de maillet, peut-être lié au concassage du minerai, a été découvert.

Les représentations de mains sont par contre très rares et celles que l'on trouve sont à rattacher aux périodes historiques.

Les représentations figuratives se rencontrent en majorité à Saint-André, Aussois, Sollières et Lanslevillard. *Les anthropomorphes* ont une typologie variée de formes allant d'un extrême schématisme à des représentations subnaturalistes. Les compositions, martiales ou cynégé-

Scène rituelle? 2370 m d'altitude Saint-André, Maurienne.



À gauche, cerfs peints à l'ocre rouge, Rocher du Château, 1750 m d'altitude, Bessans.

Ci-dessous, scène de chasse au bouquetin, datée de l'Âge du fer, avec une inscription romaine du I^{er} siècle ap. J.-C., 2240 m d'altitude, Lanslevillard.





Ci-dessus, personnage sexué et armé d'une lance, recourant des chiens courant des bouquetins.

Ci-dessous, personnage revêtu d'un vêtement à franges et armé d'une épée, bouquetin et chien.



Croix et inscriptions jouxtant des gravures plus anciennes, anthropomorphes, 2480 m d'altitude, Sollières-Sardières.



tique prédominant en particulier sur les sites d'Aussois: danses armées ou duels rituels, personnages casqués, armés de lances et d'épées, cavaliers, scènes de chasse.

La répétition des figures de guerriers peut être interprétée comme un recours à la protection et assimilée à des représentations symboliques de divinités, préservant les villages, les récoltes et les troupeaux. Les représentations féminines sont par contre rares.

Les motifs *zoomorphes* les plus figurés sont les chiens et les bouquetins mais ont été aussi gravés des équidés montés ou attelés, des serpents, un lièvre, un renard ou un loup et d'autres animaux indéfinissables.

Le bouquetin semble avoir joué un rôle particulier, peut-être symbolique, pour avoir été gravé de préférence à un autre gibier ou à d'autres animaux plus familiers; il est toujours associé au chien.

Les représentations de *chars* d'Aussois – chars biges attelés, avec caissons triangulaires ou rectangulaires – sont particulièrement remarquables. Leur interprétation n'est pas évidente: chars de guerre, chars agricoles, chars votifs? L'association de plusieurs chars avec des guerriers orienterait plutôt l'interprétation vers une fonction guerrière ou symbolique.

Quant aux *outils*, ils sont pratiquement absents. Trois haches, très effacées, identifiées à Aussois, pourraient être datées entre le III^e siècle avant J.-C. et le début du I^{er} siècle après J.-C.

Il existe encore des faux et des faucilles, associées à des motifs en « trident » reliés à un appendice en

Gravures bien conservées sous les sédiments qui les recouvraient, site inscrit à l'Inventaire supplémentaire des Monuments historiques par arrêté du 22 novembre 1999, 1430 m d'altitude, Aussois.

Ci-dessous, partie supérieure érodée à l'air libre et partie inférieure conservée sous les sédiments qui ont été dégagés.



forme de demi-lune, qui appartiendraient plutôt aux périodes historiques.

Datation

Dater les gravures à l'air libre et les attribuer à une civilisation est difficile, sauf si elles se trouvent sur des roches enfouies sous des strates archéologiques en place, ou si elles représentent des objets bien datés. À défaut, il est possible de procéder par comparaison typologique avec d'autres sites étudiés.

Les cupules sont bien attestées dès le Néolithique, mais elles ont été fabriquées pendant une très longue durée. Pour le reste, l'iconographie savoyarde a beaucoup de points de comparaison avec la typologie et les thématiques du Val Camonica, vallée alpine italienne au nord de Brescia, et les vallées voisines du Piémont, ce qui permet de l'inscrire dans une période comprise entre la fin de l'Âge du Bronze et le Moyen Âge, avec une phase remarquablement riche qui correspond au développement de la Civilisation alpine de l'Âge du Fer, soit entre les VI^e et II^e siècle avant J.-C.

Durant l'Âge du Fer, les sites archéologiques et les analyses palynologiques montrent une sédentarisation définitive dans les hautes vallées, l'aménagement des adrets pour l'installation des villages et des cultures ainsi que l'extension des alpages. La Civilisation alpine entretient, comme en témoignent les découvertes, des contacts presque permanents avec les civilisations italiennes par les cols alpins. Ces relations ont sans doute influencé l'art rupestre de Haute-Maurienne.

Au cours des périodes historiques, l'art rupestre se perpétue avec des symboles chrétiens, des inscriptions et de rares scènes figuratives ou narratives.

Signification

L'existence des gravures témoigne de la fréquentation de la haute montagne à des périodes reculées et attestent d'une grande maîtrise de l'art de la gravure, mais il est très difficile de savoir pourquoi elles ont été réalisées d'autant que les activités de la vie quotidienne sont exclues du répertoire rupestre savoyard. La récurrence des motifs figuratifs anthropomorphes et zoomorphes comme leur associations fréquente avec des motifs abstraits paraît intentionnelle mais reste énigmatique car on touche sans doute là au domaine symbolique dont le sens s'est perdu.

Le problème de la conservation de l'art rupestre

Le premier facteur de la disparition des gravures à l'air libre est l'érosion naturelle sous l'effet de la pluie, de la neige, du gel, du vent et aujourd'hui de la pollution. A cela, s'ajoutent les dégradations humaines, souvent par méconnaissance et parce que les motifs érodés sont la plupart du temps invisibles à l'œil non averti. L'aménagement d'alpages en pistes de ski se fait parfois au détriment de roches gravées qui sont ainsi amenées à disparaître ou, dans le meilleur des cas, sont déplacées hors de leur contexte. Cependant, certaines mesures peuvent être prises pour retarder l'effacement des gravures en plein air, par ailleurs inéluctable.

La protection des roches

La méthode la plus radicale et efficace consiste à recouvrir les roches après étude et moulage. Elle a été employée sur des sites en péril dont les gravures se trouvent sur de grands affleurements rocheux facilement piétinables, comme au Vallonnet à Termignon et au Fort Charles-Albert à Aussois où les motifs étaient conservés en parfait état sous les sédiments qui les recouvraient.

Dans d'autres cas, il est possible d'installer des grilles ou des barrières empêchant un contact physique entre l'observateur et l'objet, ou si la roche est transportable, de la déplacer et la réinstaller pour la mettre à l'abri de l'érosion.

Quelques grandes pierres à cupules ont été classées Monuments historiques dans la première moitié du XX^e siècle. Les sites exceptionnels d'Aussois ont été inscrits à l'Inventaire supplémentaire des Monuments historiques en 1999 suite aux campagnes de prospections thématiques programmées menées par la Conservation départementale du patrimoine.

Le moulage

Le moulage peut constituer une mesure de conservation préventive dans la mesure où il aboutit à la reproduction parfaite d'une dalle gravée et peut éventuellement remplacer sur le terrain un original à préserver. Mais il présente d'autres aspects intéressants. Image fidèle des gravures dans leur état actuel, il permet une étude en laboratoire sans contrainte climatique et sous éclairage artificiel modifiable à volonté. Il peut aussi être intégré à des présentations muséographiques.

Mouler une surface rocheuse comporte plusieurs étapes. Après un nettoyage préalable non agressif

et le passage d'un agent démolant, trois couches de silicone alternativement teintées sont appliquées par estampage au pinceau. La première couche demande beaucoup de soin car c'est elle qui restituera les motifs au micron près. Afin de redonner, au tirage, la forme exacte du rocher, une *chape* rigide en résine polyester stratifiée est fabriquée directement sur la membrane silicone préalablement recouverte d'un film étirable.

Mais, l'emplacement des sites avec bien souvent un accès uniquement pédestre, parfois long, le poids des produits et leur coût, l'abondance des roches gravées et ensuite le stockage rendent impensables des moulages systématiques. Ils ont été réalisés sur les sites dont l'accès est possible et les risques de dégradations importants.

La mise en valeur de sites

Pour la sensibilisation du public, la valorisation est une solution de protection et de conservation qui est tentée en Savoie. En effet, quelques sites, par ailleurs menacés, ont fait l'objet d'aménagements pour les visiteurs qui souhaitent découvrir les roches gravées tout en laissant les autres dans l'anonymat de la nature.

Signalétique, barrière de protection, panneaux explicatifs, tables de lecture, passerelles d'observation constituent le mobilier, intégré et réversible, installé pour la protection des roches et l'intérêt du visiteur.

La fragilité de l'art rupestre de plein air doit inciter à l'étudier et à le protéger le mieux possible. Il s'agit d'une problématique à la fois patrimoniale et environnementale. Entre un public touristique toujours plus nombreux et l'inéluctable érosion naturelle, il faut trouver des solutions de conservation et de valorisation.

Plusieurs expositions ont déjà sensibilisé le public avec ce patrimoine archéologique original qui ne se révèle véritablement qu'à certaines heures propices, en lumière solaire rasante.

La perspective d'un aménagement muséographique complémentaire à la visite des sites aménagés devrait permettre de rendre accessible à chacun cet héritage culturel qui lui appartient.

Françoise Ballet



Sites aménagés à visiter

– *Le circuit du Thyl, à Saint-Michel de Maurienne.*

– *Le Parc archéologique des Lozes à Aussois.*

– *Les chemins de l'histoire à Lanslevillard.*

– *Le Rocher du Château à Bessans.*

Parc archéologique des Lozes, Aussois. Panneaux d'accueil du parcours de visite.



Affleurement gravé d'un motif en forme de labyrinthe, 2280 m d'altitude, Lanslevillard.





SITES HISTORIQUES

1. TREPIER (Chanoine), Recherches historiques sur le décanat de Saint-André et sur la ville de ce nom ensevelie au XIII^e siècle sous les éboulis du mont Granier, M.A. S., 3^e série, tome 6 et 7 et tome 6 des Documents, Chambéry 1878-1885
2. Charte comprise dans le cartulaire de Grenoble.
3. A.D.I., 4 G 40, Cartulaire de Chissé, f^o 482-483. Transcrit par Trépier dans les Documents des Mémoires de l'Académie de Savoie, T. 6, p. 180, charte n^o69.
4. A.D.I., 4 G 40, Cartulaire de Chissé, f^o 325-328 et 598-608. Transcrit par Trépier, op. cit., p. 198-206, charte n^o72.
5. Un mistral perçoit différents produits pour le compte de l'évêque: céréales, fromages, vin, et argent et rend compte chaque année des recettes et dépenses au receveur général nommé par l'évêque.

Mappe sarde de 1730.
Mas «le pré de la Cour»
n^o1883, Pré en collines:
5 journaux, 44 toises,
2 pieds appartient à
Collet Jean*, évêque et
prince de Grenoble.
* Il s'agit en fait
de Jean de Caullet.

Le site de la tour de Curienne

Patrimoine et création autour d'une motte castrale

La commune de Curienne occupe le sommet d'une éminence montagneuse, sur le rebord méridional du Massif des Bauges et le mont Saint-Michel en est le point culminant à 895 mètres. Elle surplombe la cluse de Chambéry, au débouché de la vallée de la Leysse qui donne accès au cœur du massif des Bauges. Cette situation a joué un rôle non négligeable pour l'occupation humaine, qui s'avère être ancienne (Age du Bronze et Age du Fer) au regard des quelques fouilles menées aux XIX^e et XX^e siècles sur le mont Saint-Michel.

En 1996, la parcelle A-877 du plan cadastral est mise en vente. Située à l'arrière du cimetière, ce pré renferme les traces d'implantation d'une maison-forte dont le relief du terrain en est aujourd'hui le seul témoignage visuel. Il s'agit d'un type de motte castrale courant en Rhône-Alpes aux XII^e-XIII^e siècles: la terre rejetée d'un fossé est amassée en un monticule, le tertre, sur lequel est établie la construction. Peu d'éléments historiques sont connus sur cette maison qui fut pourtant une des demeures de l'évêque de Grenoble pendant près de quatre siècles. Elle est par contre liée à un témoignage républicain, apposé sur la façade de la mairie:

«Sous l'ancien régime beaucoup paysans de Savoie, réduits à la dure condition de serfs taillables, ne pouvaient disposer ni de leur personne ni de leurs biens. Des reconnaissances consacraient cette lourde servitude. L'évêque de Grenoble gardait dans une sombre tour celles des gens de Curienne. Mais, en l'an 1620, le peuple de Curienne brûla cette tour et donna ainsi le premier signal de l'affranchissement de la classe rurale, achevé plus tard par la révolution française.»

La municipalité a acquis le terrain, en concertation avec le Service Régional de l'Archéologie. L'achat a été réalisé en décembre 1998 avec le concours financier de l'Etat et du Département de la Savoie.

Curienne, une paroisse du décanat de Saint-André

Le décanat de Saint-André¹ doit son nom à la ville éponyme près de Myans, détruite par l'éboulement du mont Granier en 1248. Avant cette catastrophe, cette bourgade prospère abritait le siège du pouvoir décentralisé de l'évêque de Grenoble pour une portion du territoire savoyard (66 paroisses). Dès le début du XI^e siècle, un doyen y est attesté avec un chapitre de chanoines réguliers.

A la fin du XI^e siècle, Hugues de Châteauneuf, évêque de Grenoble (1080 à 1132), s'attache à réorganiser cette partie de son diocèse. En lutte contre les grandes familles féodales qui s'accaparent les terres et les bénéfices ecclésiastiques, il établit des communautés de clercs réguliers dans plusieurs paroisses du décanat. À proximité de Curienne, deux prieurés de l'Ordre de saint Augustin sont ainsi implantés: celui de Thoiry, avant le 5 août 1111² et celui Saint-Jeoire, fondé, selon une charte donnée dans l'église de Thoiry, le 5 juillet 1110. L'église Saint-Maurice de Curienne relève du prieuré de Saint-Jeoire, lié aux seigneurs de Chignin qui ont leur tombeau dans l'église prieurale. Or, le 2 septembre 1261, Herluin de Chignin cède pour 75 livres viennoises sa tour, sa maison adjacente et les autres biens qu'il possède à Curienne à Falco, évêque de Grenoble, pour les recevoir ensuite en fief³. Deux conditions sont exigées par l'évêque: la tour revient à l'évêché en cas de guerre et Herluin s'engage à lui faire foi et hommage pour ces biens, moyennant 20 sous à chaque mutation de vassal. Puis, en 1291, Humbert de Chignin, prieur de Saint-Jeoire et héritier d'Herluin, cède à l'évêque de Grenoble l'ensemble des biens de Curienne, en échange de ce que l'évêché possède à Francin, lui permettant d'étendre son pouvoir sur la rive gauche de l'Isère. Il reçoit en retour 290 livres viennoises⁴. Le prieur reconnaît tenir en fief les biens de Francin et il doit foi et hommage à l'évêque contre un plaît de 20 sous à chaque mutation de seigneur. L'évêque devient ainsi seigneur de Curienne.

La tour de Curienne

Curienne n'appartient à aucune châtellenie comtale mais se situe dans une zone de contact, sinon d'influence, entre celles de Chambéry au sud ouest, des Marches au sud, de Montmélian à l'est et des Bauges au nord. Le territoire de Curienne est dominé par de grandes familles ayant des biens dans toute la Combe de Savoie: les Chignin, les Miolans, les Seyssel, et leurs vassaux, les Puygros et les d'Arvey.

L'évêque de Grenoble en devenant seigneur temporel fait de Curienne une mistralie⁵ épiscopale, dite «de Curienne» ou «de Savoie».



L'évêque de Grenoble à Curienne

L'acte de 1261⁶, très précis, permet d'estimer l'étendue des biens donnés à l'évêque: la tour, la maison adjacente, des prés à côté de cette tour, à *Pierre Grosse*, à *la Nyon*, à *la Moyli*, les arbres des prés, des terres, un moulin, des bois... Seules les dîmes restent perçues par le prieur de Saint-Jeoire, donc pendant une grande période par les Chignin, et un fief relève des Mâlesmans. Si l'évêque dispose de son palais épiscopal à Grenoble et d'un ensemble de châteaux et maisons en de nombreuses localités de son diocèse (Domène, La Plaine...), d'autres communes de Savoie semblent aussi avoir abritées une résidence épiscopale au cours du Moyen Âge: Thoiry, Cruet⁷ et Grésy-sur-Isère⁸. Il s'agit de pied-à-terre pour les visites pastorales mais on peut douter de leur fréquentation. En effet, une seule mention du logement de l'évêque dans sa maison de Curienne est faite, dans la visite pastorale du 27 mai 1399. L'état de la dite maison semble insatisfaisant puisqu'en 1457-1458, il dîne et passe la nuit à la cure⁹. Les visites suivantes sont muettes au sujet de cette demeure¹⁰.

Cependant, d'autres sources nous livrent des renseignements sur cet édifice. Le compte des revenus de l'évêché de Grenoble en Savoie pour les années 1359-1362 apporte plusieurs mentions utiles sur l'administration du domaine foncier de l'évêque. Au sujet de ses passages à Curienne, il a dû venir en 1360 puisque deux hommes Jaquemet Armand et Jaquemet Jacques de Curienne reçoivent chacun 38 veissels de froment pour transporter l'évêque jusqu'à son château de Saint-Hilaire¹¹. Cette même année, on apprend que les alpages de Curienne, appartenant pour moitié à l'évêque et pour moitié au seigneur de la Bâtie, n'ont rien rapporté depuis 3 ans¹². Les dépenses engagées pour Curienne à cette date concernent la grange, la tour et les prés. Des tavaillons et des clous sont achetés à Chambéry pour restaurer le toit de la grange, du côté de la tour, travail confié au charpentier Etienne Blanchet qui répare également la toiture de la tour avec les mêmes matériaux. En 1381, la maison fait l'objet de nouveaux travaux: des éparres et des crochets en fer sont placés en divers endroits. Le toit de la cave ou du cellier (*soturno*) est recouvert de 200 tuiles.

Le document le plus complet est le compte d'Etienne Rosset, clerc de l'officialité curiale de Chambéry. Entre 1411 et 1415, 19 florins, 7 gros trois quart petits poids sont consacrés aux *opera domus Corvanne*¹³. En 1413, Jean Blanchet dit



Vue du site et des vestiges de la motte castrale à Curienne.

Colin de Curienne fait à la tâche, diverses réparations; à l'étable: réfection du toit, remplacement de planches et de poutres, blanchiment des murs extérieurs; à la maison: deux toises de mur et l'arc de la porte, une grosse serrure pour la «grande porte». En 1415, le même Jean Blanchet et Jean Jaccon reconnaissent avoir reçu d'Etienne Rosset au nom de l'évêque, de la chaux pour faire des travaux dans sa maison de Curienne. En 1416 l'évêque, ou l'un de ses proches, doit y séjourner puisque des denrées sont transportées à Curienne: deux carpes, du pain, des chandelles, de l'huile d'olive, du vin blanc et du vin rouge... En 1417, Jean Blanchet et Pierre de Seyssel dit Campanet sont employés pour faire 17 toises aux murailles¹⁴ de la dite maison. Il est fort probable que cette demeure était entourée d'une enceinte puisque nous nous trouvons devant une construction sur tertre. Ceci est attesté par la visite pastorale de 1729: *Il y avait anciennement une tour au milieu d'un pré appelé pré la Cour et qui appartient à l'évêché (...) il n'en reste que quelques morceaux de pierre au coin du côté du grand chemin, environnés d'une inégalité de terrain que l'on peut soupçonner avoir été autrefois un fossé; cet endroit est plein de broussailles que l'on pourrait faire dessarter en égalisant le terrain mais il en coûterait considérablement*¹⁵. Ce fossé était encore ouvert au début du siècle et certains habitants se souviennent avoir vu de l'eau au fond de celui-ci. D'autre part, le tailleur de pierre qui vivait en face de la tour se rappelle que des gravats ont été jetés dans les dits fossés lors de l'extension du cimetière.

En 1434-1435, la maison est occupée par Jacques de Chissé, frère de l'évêque et sa femme Anthonie, qui y résident avec tous leurs domestiques «pour un certain temps», précise le texte. Après cette date, il est très difficile de trouver des mentions intéressantes concernant Curienne. Les dépenses d'entretien sont infimes par rapport aux autres résidences épiscopales, annonce d'un abandon progressif de la demeure ou choix des évêques de limiter leur itinérance.

L'épisode de 1620: l'incendie de la tour

La tour est connue des habitants de Curienne non par les textes historiques mais par la plaque commémorative apposée sur la façade de la mairie et inaugurée par le député savoyard Théodore Reinach en 1910. La motivation de son auteur n'est pas de rapporter scientifiquement l'incendie de la tour. La plaque elle-même a son propre poids historique et les termes «sombre tour» ou «Bastille savoyarde» nourrissent la polémique politique du début de XX^e siècle. Dans le contexte de l'Affaire Dreyfus, le parti radical et anticlérical que représente Reinach s'oppose à une droite catholique et antisémite. Il y a donc véritablement deux histoires, celle de la tour et celle de la plaque, la seconde empruntant le thème de la première à des fins politiques. Cette plaque brisée en 1913 sera refaite grâce à la générosité des habitants et taillée par un artisan de la commune en pierre de Curienne. Cachée pendant la Seconde guerre mondiale puis restaurée, elle reste un sujet de discussion dans la commune.

MONUMENTS &



SITES HISTORIQUES

6. Charte n° 69,

Documents, Trépier.

7. BROCARD (M.), SIROT (E.), *Châteaux et maisons fortes savoyards*, p. 221.

8. id. p. 281.

9. A.D.I., 4 G 258, Visites pastorales, f° 83 v.

10. Cependant, je n'ai pas pu étudier toutes les visites pour la période moderne, XVI^e-XVIII^e siècles.

11. A.D.I., 4 G 126, f° 2, *Librate frumentii*.

12. Idem, f° 4, *Alpagium*.

13. Idem, 4 G 117.

14. Ce terme de murailles n'est sans doute pas à prendre au sens où nous l'entendons aujourd'hui mais plus vraisemblablement de l'ensemble des maçonneries.

15. A.D.S., 1 Mi 85 R1, Visite pastorale de Monseigneur de Caullet 1729, f°552.

MONUMENTS &



SITES HISTORIQUES

Détail d'un des panneaux d'interprétation.

16. Au Moyen Âge, la cour de justice se réunit dans l'église Saint-Léger de Chambéry.
 17. A.D.I., 4 G 271, f° 364 v° et 365 1672-1673.
 18. A.D.I., 4 G 273, f° 663 v° 1677-1678.
 19. A.D.I., 4 G 276, 1684.

Sans évincer l'épisode de 1620, il s'agit de comprendre quels en sont les fondements historiques exacts. Les documents étudiés pour le Moyen Âge, ne mentionnent pas d'exercice de la justice à Curienne¹⁶, même dans les *banna*, chapitre réservé à cela dans les documents comptables. L'appellation «Pré de la Cour» qui figure sur la mappe de 1730 comme propriété de l'évêque de Grenoble n'apparaît pas non plus à cette époque. Il est possible d'envisager une erreur de lecture, *t* et *c* étant deux lettres graphiquement proches. Pré de la Tour a peut être plus de sens. La mainmise de l'évêque sur les populations qui aurait pu justifier l'acte de 1620, n'a pas laissée traces de conflits dans les sources écrites.

Les premières mentions de l'épisode de l'incendie de la tour sont délicates à interpréter. En 1620, il n'y a pas de visite pastorale pour le décanat de Savoie. En 1665-1667, de nombreuses paroisses du décanat sont visitées, mais l'évêque ne vient pas à Curienne. En octobre 1673, monseigneur Etienne Le Camus vient en Savoie. Un passage de la visite de la paroisse fait référence à la tour : *Il y a des censés et revenus et il y avait autrefois une maison dont il reste encore des pierres et masures (...) nota qu'il y a eu autrefois un château de l'évêché et que Bataillard a une tour qui est de l'aliénation de l'évêché et qu'on a brûlé les papiers et reconnaissances*¹⁷. En octobre 1678, lors de la visite de Monseigneur Le Camus le procès-verbal devient plus précis : *Le seigneur évêque de Grenoble a des rentes dans la paroisse de Curienne. Il y a un pré où paraissent encore les masures d'une tour qui appartenait à l'évêché. Les habitants de ce pays brûlèrent la tour il y a environ soixante ans pour faire perdre les livres de reconnaissances des rentes qui y étaient dedans. Il y a eu des informations et le seigneur évêque d'alors obligea les particuliers de reconnaître sur une vieille reconnaissance qui se trouve aux archives de l'évêché*¹⁸. La visite de Thoiry confirme cet incendie et la disparition des papiers. En 1684, le compte-



Scénographie autour du travail de la pierre et aménagement didactique pour l'interprétation du site archéologique.

Taille de pierre : Jean-Michel Etienne, tailleur de pierre et sculpteur (Kaartuz) et l'association *Les fascines*.

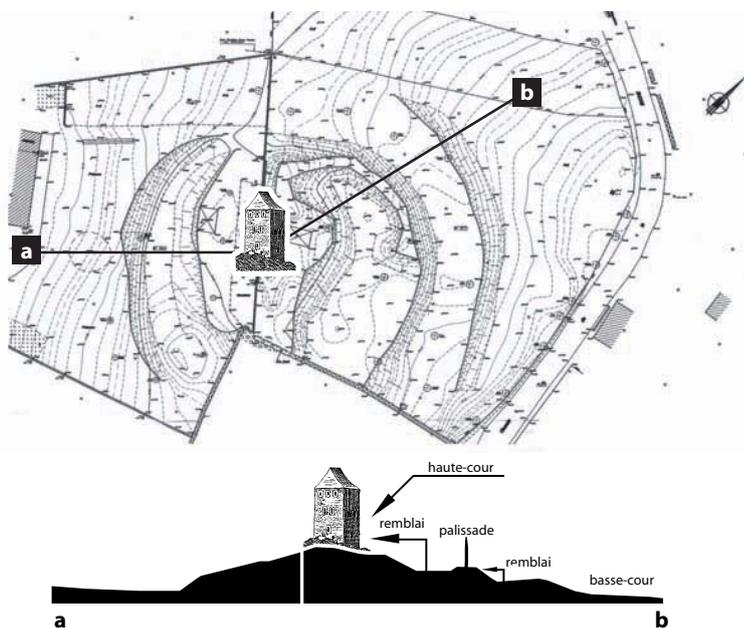
rendu est des plus sommaire : *Nous avons trois prés en cette paroisse dont il y en a un qui s'appelle le pré de la cour où l'official tenait ses assises et la tour servait pour la prison. Les paysans l'ont brûlée avec les papiers*¹⁹.

Les trois visites pastorales qui font mention des événements ayant eu lieu à Curienne vers 1620 sont donc postérieures à l'incendie. Que s'est-il réellement passé en 1620? Les sources judiciaires pourraient-elles évoquer cet épisode et son contexte réel? Peut-être s'agit-il d'un fait divers qui par la transmission orale aurait pris une dimension beaucoup plus dramatique?

Entre mémoire et patrimoine : un projet de valorisation pour le site de la tour

Ce site a toute sa place dans l'histoire et la mémoire du lieu. Depuis son acquisition en 1999, la commune porte le projet de valoriser l'histoire de cette tour. En 2003-2004, une équipe pluridisciplinaire, coordonnée par la Conservation départementale du patrimoine, avec la participation d'un graphiste et d'un tailleur de pierre a été missionnée pour définir un premier projet de valorisation. La démarche insiste sur l'aspect pédagogique d'une installation scénographique sur le site de la tour, tout en impulsant une réflexion à l'échelle de la commune, puisque la thématique retenue est celle de la pierre taillée. L'idée d'un cheminement autour de la pierre de Curienne, connue jusqu'à Lyon – elle a servi à l'édification de la basilique de Fourvière – et des modes de taille, offre un fil conducteur pour ultérieurement relier et valoriser les autres éléments patrimoniaux de la commune. Il s'agit, pour cette première étape de valorisation *in situ* de passer du «il n'y a rien» au «il y avait», en créant un imaginaire permettant une appropriation. Cette scénographie, aujourd'hui installée avec le concours actif de l'association *Les fascines*, permet à tous, habitants et visiteurs de découvrir les richesses patrimoniales de la commune. L'inauguration est prévue pour les Journées européennes du patrimoine les 20 et 21 septembre prochain, dont le thème national «Patrimoine et création» ne pourra qu'en conforter la valorisation.

Sandrine Vuillermet



Relevé topographique et coupe du site de la motte castrale de Curienne (cabinet Boch, atelier Restelli).

Maurice Novarina

Un architecte dans son siècle (1907-2002)

Le CAUE de la Savoie et l'Espace Malraux scène nationale, en lien avec la Maison de l'Architecture de la Savoie, accueillent l'exposition *Maurice Novarina, un architecte dans son siècle (1907-2002)* qui retrace l'histoire de la carrière de cet architecte haut-savoyard réputé.

Un représentant du régionalisme moderne

Cette rétrospective sur l'architecte haut-savoyard Maurice Novarina est née à l'occasion du centenaire de la naissance de l'architecte, en 2007, sous forme d'une exposition itinérante, inaugurée en novembre 2007 à Thonon-les-Bains, et présentée successivement depuis janvier 2008 à Grenoble, Lyon, Annecy, Chambéry... Le recul sur l'œuvre de l'architecte est bref et l'exposition a conduit à faire des choix sur ce qu'il fallait retenir d'un praticien de l'architecture du XX^e siècle.

Né au début du XX^e siècle, en 1907, la carrière de Maurice Novarina couvre quasiment la totalité du siècle, ce qui fait de son œuvre un réel laboratoire architectural.

Représentant d'un régionalisme moderne en Rhône-Alpes, Maurice Novarina est reconnu pour son travail sur les églises et les chapelles, notamment celle d'Assy, du Fayet ou de l'Iseran, mais aussi celle d'Audincourt dans le département du Doubs, qui marque un nouvel hommage à l'imbrication de l'architecture et des arts plastiques. Maurice Novarina est un des architectes français qui a construit le plus d'édifices culturels dans sa carrière! L'expérience de la Reconstruction, à partir de 1948, le mène à concevoir des ensembles importants de logements, dans l'Eure, en Normandie, puis dans l'Est de la France et en Région parisienne. Son métier s'ouvre ainsi aux innovations de l'urbanisme dès 1950.

Le personnage de Maurice Novarina révèle une activité professionnelle intense, agrémentée de rencontres politiques et artistiques d'une grande envergure qui font de sa carrière un tremplin vers des commandes de plus en plus importantes. Toujours soucieux du détail constructif et de la mise en œuvre des matières autant que de la rationalité de ses architectures, Maurice Novarina laisse en héritage un style reconnaissable et singulier, ayant pour mots d'ordre : rationalité et sobriété.



Immeuble, quartier du Biollay, Chambéry.

Maurice Novarina en Savoie et Haute-Savoie

Des églises régionalistes aux églises modernes, le régionalisme de Maurice Novarina voit son épanouissement dans les églises de montagne dont celle du plateau d'Assy, l'église Notre-Dame-de-Toute-Grâce, aux formes robustes, en écho aux chalets. Les matériaux locaux comme la pierre ou le bois sont mis en œuvre de manière brute. La chapelle Notre-Dame-de-Toute-Prudence (1938-41) du col de l'Iseran, en Savoie, évoque un dialogue avec le site minéral. En effet, les pierres qui structurent la construction et les lauzes du toit proviennent de la région. Les églises de montagne de Maurice Novarina sont principalement construites avant la Seconde guerre mondiale, en Savoie et Haute-Savoie et constituent ses commandes les plus importantes avant 1950. Toute sa vie, l'Église restera un commanditaire fidèle : église Sainte-Bernadette à Annecy, 1964-69 ; église Notre-Dame-de-la-Paix à Etrembières, 1966-67... Dans les années 1960, les fondements liturgiques du Concile de Vatican II encouragent les maîtres-d'œuvre à renouveler le vocabulaire formel et à proposer plus de sobriété, spatialement et au niveau du décor. L'église Saint-Simond à Aix-les-Bains (1962-69) offre ainsi un simple plan rectangulaire et une capacité de 300 places dans une structure porteuse en béton brut. Le plafond en pin évoque la dualité bois/béton chère à l'architecte, dualité esthétique qu'il emploie dans la majorité de ces constructions, comme dans les logements de la Cité de Vouilloux à Sallanches ou ceux du Village Olympique à Grenoble en 1968.



Des logements

À partir de 1950, et jusqu'à la fin de sa carrière en 1995, Maurice Novarina mène de nombreux chantiers de logements, sociaux ou résidentiels. Au total, 30 000! Ces logements sont principalement construits pour la Caisse des Dépôts et Consignations, si bien que certains connaissent Maurice Novarina comme *architecte de la Caisse des Dépôts*. C'est pour cette maîtrise d'ouvrage qu'il réalise 106 logements au Biollay (1959-1962) à Chambéry, sur des terrains de la SNCF, destinés à loger les employés. L'ensemble est aménagé autour d'espaces verts publics, vers lesquels sont tournées les pièces de vie des appartements. Dans les mêmes années, l'architecte commence le grand chantier de la ZUP de Novel à Annecy, qui s'étalera sur dix ans et qui deviendra une des ZUP françaises parmi les plus agréables à vivre.

Carine Bonnot



Figure majeure de l'architecture moderne en Rhône-Alpes, Maurice Novarina n'avait jamais été présenté au grand public à travers la totalité de son œuvre.

L'exposition présente une centaine de projets : églises, bâtiments publics, équipements culturels, logements, villas, ouvrages d'art... tant de lieux à découvrir.

Maurice Novarina, chantier de la chapelle Notre-Dame-de-Toute-Prudence, col de l'Iseran.

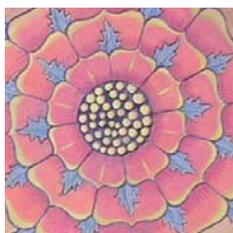


CAUE de la Savoie
tél. 04 79 60 75 50
caue.savoie@libertysurf.fr
www.cauesavoie.org

Église Saint-Simond,
Aix-les-Bains.



Tour du Nivolet, ZUP de
Chambéry-le-Haut).



La restauration 1900 du château de Ripaille

Une aventure architecturale moderniste

Le château de Ripaille a été construit par Amédée VIII (1383-1451) en 1434, c'est un ermitage pour grand seigneur où le premier duc de Savoie (1416) se retire pour se consacrer à Dieu. Il renonce à cette retraite en 1439 pour participer au concile de Bâle qui le reconnaît comme Pape (anti-Pape Félix V). Il se soumet finalement à Nicolas V en 1449, meurt à Genève en 1451 et est enterré à Ripaille. Après sa mort, le domaine est occupé successivement par plusieurs ordres religieux dont celui des Chartreux. En 1792, les armées révolutionnaires font de Ripaille un bien national. Le domaine est revendu en 1796 à des financiers suisses, puis en 1809 au Général Dupas. Le château en ruines est alors abandonné. En 1892, Frédéric Engel Gros qui recherche une « résidence secondaire » rachète le château et tout le domaine de Ripaille au bord du Lac Léman.

Depuis 1976, le château de Ripaille est géré par une Fondation grâce à une donation d'une descendante de Frédéric Engel Gros, Elisabeth Necker-Engel. Les collectivités locales, ville de Thonon-les-Bains, Conseil général de Haute-Savoie et Région Rhône-Alpes et différents ministères participent au fonctionnement de cette Fondation. Jusqu'en 2006, la restauration du château de Ripaille par Frédéric Engel Gros était méconnue. Grâce à un projet Interreg IIIA, une étude a pu être menée entre décembre 2006 et janvier 2008 par Elisabeth Crettaz-Stürzel. C'est une partie de ses résultats qui est proposée ici. Une autre des réalisations de ce projet est une exposition des plans originaux des architectes ayant travaillé au château de Ripaille.

Frédéric Engel Gros naît le 3 novembre 1843 à Dornach en Alsace, dans une famille mulhousienne de la haute bourgeoisie protestante. Il devient associé-gérant de Dollfus Mieg & Com-



Façade nord du château avant la restauration de Frédéric Engel-Gros.

pagnie (DMC), industrie de textile à Mulhouse. Son goût pour le Moyen Âge et la nécessité de posséder une résidence en France, l'amène à acquérir, en avril 1892, le domaine de Ripaille, avec l'ancien château d'Amédée VIII. Frédéric Engel-Gros, entreprend jusqu'en 1907, la restauration du château, alors en ruines, en conservant les parties intactes. Dans cette restauration, il multiplie les références au passé, tout en proposant des innovations modernes. Deux architectes se succèdent sur le chantier de Ripaille.

Originaire de Genève, Frédéric de Morsier (1861-1931) s'attaque à la démolition et à l'assainissement des bâtiments. Les travaux de transformation au château de Ripaille constituent son premier mandat privé. Il y travaille de 1892 à 1894, soit au tout début du chantier. Sa plus grande intervention est sans doute la démolition de l'église baroque durant l'été 1892.

Le deuxième architecte, Charles Schulé (1865-1935) suit une formation classique aux Beaux-Arts de Paris. Ripaille est son premier grand chantier, dont il obtient en 1894 la direction. Il surveille alors méticuleusement l'avancement des travaux, des fondations jusqu'à l'ameublement. Son champ d'activité s'étend, tant à l'architecture paysagère (Jardin français) qu'à l'architecture intérieure, où il coordonne les travaux de Laeuger, Regl, Hinnen, Bertuch, Schmidt et Haensler.

Frédéric Engel Gros s'entoure de conseillers nombreux dont Heinrich Angst. Marchand de textile, collectionneur et marchand d'art, Heinrich Angst (1847 Regensburg ZH-1922 Regensburg ZH) est connu pour avoir été le premier directeur du Musée national suisse nommé le 18 mars 1892. C'est la passion commune pour la collection des œuvres d'art qui provoque la rencontre et l'amitié entre Heinrich Angst et Frédéric Engel-Gros dès 1883.

À partir de 1892, Heinrich Angst collabore aux travaux de transformation du château de Ripaille comme conseiller artistique de Frédéric Engel-Gros, mais également en y introduisant l'équipe

Le château après restauration.





Plafond sculpté du boudoir des femmes, par Joseph Regl.

zurichoise» du Musée national suisse. Jusqu'en 1917, il est à la fois le conseiller artistique et l'ami intime de Frédéric Engel-Gros. Il fait venir à Ripaille les artisans zurichois qu'il avait employés pour la construction du Musée national suisse de Zurich de 1892 à 1898.

Sculpteur et restaurateur, Joseph Regl (1846-1911) est un personnage clef dans les travaux réalisés à Ripaille. Spécialiste de sculpture sur bois de style helvétique inspiré de l'époque gothique ou Renaissance.

Il travaille à Ripaille de 1900 à 1905 et se concentre sur les travaux intérieurs de sculpture des plafonds et des boiseries. Il est intéressant de constater que plusieurs objets sur lesquels il a travaillé au Musée national suisse seront ensuite copiés au château de Ripaille.

Des artisans anglais comme Georges Jennings participent au chantier de Ripaille, plombier, entrepreneur en *Water-closet*. Il est l'un des pionniers anglais dans le domaine de l'hygiène sanitaire. Il travaille pour le château de Ripaille de 1902 à 1903 et installe cinq Wc, neuf cabinets de toilettes avec lavabos dont la cuvette pivote pour l'évacuation de l'eau, cinq baignoires et des robinets d'eau pour les fontaines murales. L'installation sanitaire dans un château privé, avec l'eau courante et l'eau chaude, est un acte pionnier en France. Ce souci d'hygiène, nouvellement préconisé à cette époque et approuvé par Frédéric Engel-Gros, s'allie à celui du confort avec l'installation du chauffage central. Des grilles de ventilations présentes dans chaque pièce pour l'aération participent au modernisme de la restauration du château tout comme l'ouverture de larges baies permettant une meilleure luminosité dans les pièces.

Le deuxième artisan important est William Morris (1834-1896) qui a œuvré pour la renaissance des arts décoratifs. Il est un pionnier du Moyen-âge revisité et il participe à la naissance du mouvement Arts and Crafts (Arts et métiers) auquel la plupart des artisans de Ripaille adhèrent. Frédéric Engel-Gros utilise un large assortiment de textiles

britanniques de William Morris pour l'aménagement de Ripaille.

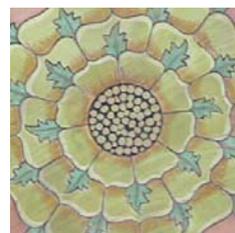
Pour certains décors et ornements de Ripaille, Frédéric Engel Gros fait appel à un artiste célèbre à l'exposition universelle de Paris de 1900, Max Laeuger (1864 -1952). Frédéric Engel-Gros lui commande une fontaine pour son château. Par la présence de motifs végétaux stylisés réduits à l'essentiel, cette fontaine est un exemple éloquent de *Jugendstil*, équivalant en France au style Art nouveau, mouvement qui tire en effet son inspiration de la Nature.

Entre 1900 et 1903, Max Laeuger réalise une seconde commande pour le château dans le même style que la fontaine. Il s'agit d'une « frise de chasse ». Ces deux œuvres sont actuellement visibles au château de Ripaille.

La restauration 1900 a profondément transformé le château mais Frédéric Engel-Gros n'a pas complètement effacé les traces médiévales d'Amédée VIII. L'allure et la silhouette générale du bâtiment primitif du XV^e siècle sont conservées, ainsi que le volume et les toitures puisque aucune adjonction n'est effectuée. Des éléments empruntés à des châteaux voisins datant de la même époque sont réutilisés. Par son décor original, les techniques et les artisans mobilisés, la restauration du château de Ripaille prend toute sa dimension d'exemplarité dans les réalisations de style Art nouveau.

*Pierre-Sébastien Burnichon
d'après l'étude d'Élisabeth Crettaz-Stürzel,
Historienne de l'art*

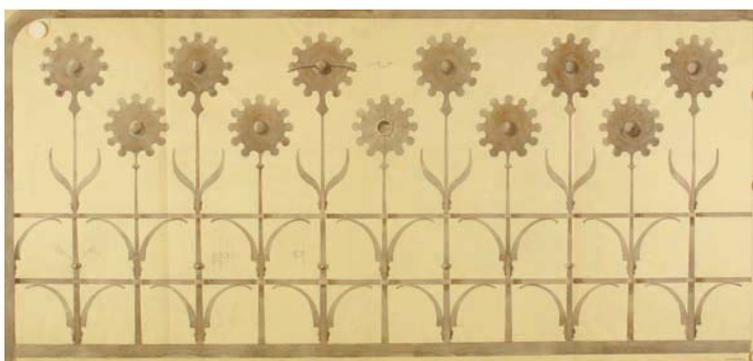
ARCHITECTURE



**Fondation Ripaille
Château de Ripaille
74200 Thonon-les-Bains
Tél. 04 50 26 64 44
fondation@ripaille.fr**

**Visites guidées
tous les jours
du 1^{er} février au
30 novembre**

**Exposition
« Les beaux plans
de Ripaille »
ouverte tous les jours
de 14h à 18h, jusqu'au
30 octobre 2008**



*Exemple de ferronnerie, décor
du château de Ripaille et plan des
ferronneries par Charles Schullé.*



Impressions de lacs

images des lacs alpins dans l'estampe du XVIII^e siècle à nos jours

« Le paysage est l'expression observable par les sens (la vue, l'odorat, l'ouïe), à la surface de la terre, de la combinaison entre la nature, les techniques et la culture des hommes. Il est essentiellement changeant et ne peut être appréhendé que dans sa dynamique, c'est à dire l'histoire qui lui restitue sa quatrième dimension. »

Jean-Robert Pitte, Géographe



Franz Gertsch (1930), Pestwurz II, 2002.
Xylogravure, une plaque, impression sur Kumohadamashi – papier japonais de Ivano Heizaburo, 77 x 103 cm, Museum Franz Gertsch.



John Mallord William Turner (1775-1851), Lac de Thoune. Eau-forte, d'après une aquarelle sur papier, datée de 1808, exposée à la Fondation Gianadda en 1999. 11,7 x 17,4 cm. Collection Paul Payot, Conseil général de la Haute-Savoie.

Lorsqu'en 1977, Paul Payot décède dans sa ville de Chamonix, il confie sa collection¹ au Conseil général de la Haute-Savoie, qui l'avait acquise en voyage, transmettant ainsi « son désir de faire mieux connaître et aimer [sa] petite patrie ».²

A travers l'exposition *Impressions de lacs, gravures de la collection Payot et de Franz Gertsch*, c'est la même aspiration qui nous anime, augmentée du souhait d'alimenter une réflexion sur l'évolution du paysage, ainsi que le désir de remettre en valeur les qualités esthétiques de l'estampe, jugée souvent à tort comme un art mineur. Les images des lacs alpins de cette exposition ont ainsi été rassemblées pour permettre au visiteur de contempler des lieux familiers ou disparus, de réfléchir à leur évolution, et d'apprécier la subtilité de l'exécution artistique de ces vues.

Les plus anciennes représentations artistiques des lacs alpins que nous conservons ne se trouvent pas dans l'estampe, mais en peinture avec *La pêche miraculeuse* de Konrad Witz³ et plus modestement en littérature avec les poèmes⁴ de Jacques Peletier du Mans. A la fin du XVIII^e siècle, les gravures des vues de lacs se déve-

loppent, en lien avec l'apogée des voyages dits du *Grand Tour* vers l'Italie. Leur multiplication correspond à la volonté d'illustrer les relations de ces voyages. Les œuvres de cette époque agrémentent les itinéraires et autres récits de pérégrinations. Il permet ensuite l'élaboration progressive d'une identité visuelle collective de ces lacs et de ces vallées, à une époque où la question de l'identité – voire de l'identitaire – est prépondérante au niveau régional et national. La multiplication des gravures tout au long du XIX^e siècle forme un catalogue largement divulgué d'images encore aujourd'hui familières à notre regard, qui appelle à une relecture approfondie, soulignant les liens entretenus avec leur contexte culturel et artistique de création, mais aussi, et finalement, le poids d'individualités artistiques uniques.

L'apparition de la photographie et la naissance d'autres techniques de production d'images imprimées⁵ amènent à un déclin très important de la création d'estampes, qui plus est au niveau des images des lacs alpins. La question du paysage évolue, en particulier avec le courant artistique de l'abstraction. La perpétuation de la gravure de paysage des lacs alpins est le fait de quelques artistes, peu nombreux en regard du passé, et qui offrent une production de qualité diverse.

Un artiste, dont l'œuvre est internationalement reconnue, pouvait offrir un contrepoint contemporain aux œuvres de la collection Payot : Franz Gertsch. Il mérite aussi de trouver l'écho qui lui fait encore défaut en France, au contraire de la reconnaissance qu'il a déjà acquise dans d'autres pays. Grâce au concours du Museum Franz Gertsch⁶ et spécialement de son directeur, à qui nous sommes infiniment reconnaissant, quatre œuvres de l'artiste sont ici exposées, dont deux xylogravures monumentales rarement présentées à l'étranger en raison de leurs dimensions. Les gravures sur bois de Franz Gertsch renouvellent complètement la représentation des paysages dans la gravure. L'utilisation de grands





Vue de l'exposition.

formats, le choix de la focalisation rapprochée sur le sujet (brins d'herbe, cailloux, vaguelettes, etc.), celui de la monochromie, les séries déclinant un même thème, contribuent à mener la gravure vers une abstraction presque conceptuelle, mais aussi vers une vision contemporaine du paysage (liens entre microcosme et macrocosme, réflexion sur l'espace temporel).

Croiser les regards des artistes du XIX^e siècle de la collection Payot et celui de Franz Gertsch nous semble de ce fait d'une part éclairer l'évolution de la gravure, par l'accès au grand format et par l'utilisation de la photographie notamment, et d'autre part souligner les réflexions contemporaines sur le paysage à travers des motifs tels que l'eau et le végétal.

Des textes sur l'évolution de la perception des paysages éclairent les œuvres qui sont présentées dans l'exposition. S'y ajoutent les descriptions pas à pas des diverses techniques de réalisation des estampes. Nous avons voulu aborder ces techniques le plus simplement possible, en mettant virtuellement le visiteur en situation de réaliser les estampes lui-même. Nous espérons que cela lui donnera des clés pour reconnaître seul les techniques de création des œuvres, voire – qui sait – lui donnera l'envie de tenter l'expérience d'en composer aussi.

Élodie Kobler

1. La collection rassemblée par Paul Payot réunit livres, manuscrits, documents et arts graphiques sur la montagne depuis le XVIII^e siècle jusqu'à nos jours. Ces œuvres et documents témoignent de l'histoire et de l'évolution des paysages de montagne : conquête des cimes par les premiers alpinistes, développement des transports et du tourisme à la fin du XVIII^e siècle, et surtout recherches des artistes pour transcrire les questions de perspective et de lumière dans cette géographie particulière. C'est ce dernier élément qu'il nous importe de mettre en valeur au travers du regard des artistes graveurs sur les lacs alpins.

2. Baud, Henri, et Rabut, Elisabeth, «Paul Payot, un collectionneur au royaume du Mont-Blanc», in *Découverte et sentiment de la montagne*, catalogue d'exposition, Annecy, Imprimerie du Conseil général de la Haute-Savoie, 1986, 170 p., p. 14.

3. Konrad Witz, *La pêche miraculeuse*, retable peint en 1444, et conservé au Musée d'Art et d'Histoire de Genève.

4. Peletier du Mans, Jacques, *La Savoie*, Anecy : J. Bertrand, 1572, 79 p., in-8°.

5. De la phototypie à l'offset, en passant par l'héliogravure et par tout un panel d'autres procédés...

6. Le Museum Franz Gertsch est situé à Burgdorf, près de Bern (Suisse). Il conserve la plus belle collection des œuvres de Franz Gertsch. D'autres se trouvent dans des musées suisses et étrangers, ainsi que dans des collections privées.

BEAUX - ARTS



Franz Gertsch (1930)
Cima del Mar, 1990/91.
Xylogravure, une plaque, impression sur Kumobadamashi – papier japonais de Ivano Heizaburo, 167 x 153 cm.
Collection particulière, dépôt au Museum Franz Gertsch.

Vue du domaine de Rovorée et de La Cbâtaignière, au bord du lac Léman, près d'Yvoire.



Impressions de lacs
une exposition de la Direction des Affaires Culturelles, Conseil général de la Haute-Savoie du 1^{er} juin au 30 septembre 2008, tous les jours de 11h à 19h.
Visites guidées, ateliers pour enfants et rallye nature sur réservation : 11b15, 14b30, 15b45 et 17b.
Démonstrations de gravures tous les samedis après-midi.

Jean-Antoine Linck (1766-1843),
Vue du Lac de Chede et du MontBlanc, gravure aquarellée.
Collection Paul Payot, Conseil général de la Haute-Savoie.



1848-1858

la Savoie des libertés

1848?... Une année aujourd'hui bien oubliée. Pourtant, les Savoyards qui l'ont vécue l'ont éprouvée comme une sorte de révolution. La monarchie absolue du *Buon governo* déposait sa couronne et son sceptre, et la Savoie entrait dans l'ère des libertés nouvelles. Après la promulgation d'une constitution libérale par le roi Charles-Albert, le *Statuto*, les sujets devenaient des citoyens. Des débats nouveaux apparaissent alors, débats politiques où naissent la gauche et la droite. Les salons, les cafés et les cabarets bruissent et s'agitent désormais de questions inédites : l'opinion publique devient une force politique et sociale.

1858?... Dix ans ont passé. La liberté née de 1848 a essaimé : entre Rhône et Alpes, entre France et Piémont, quels sont les intérêts de la Savoie ? Quelles sont finalement ses frontières ? C'est alors que débute le cheminement politique vers le rattachement à la France. De 1848 à 1858 s'égrènent donc des années fondatrices et déterminantes, bien que la mémoire collective les ait oubliées. C'est pour réparer cet oubli qu'est née l'idée de travailler sur une exposition. Dix-neuf thématiques ont été retenues et organisées en autant de panneaux qui ravivent un passé intensément vécu par les acteurs.

Cette exposition propose une découverte, mais également une meilleure compréhension d'une période peu étudiée ; le grand public ne s'est pas encore affranchi de certaines images d'Épinal représentant la Savoie et sa société. D'où le choix de présenter un épisode de l'histoire de la Savoie peu connu mais fondamental. En effet, les réformes adoptées en 1848 ouvrent une période d'apprentissage d'un régime « d'opinion publique » et préparent la voie vers l'*Annexion de Nice et de la Savoie à la France* en 1860.

L'animation se présentera sous forme de panneaux mobiles qui reproduisent et commentent des documents d'archives et des objets emblématiques. L'organisation en quatre parties est visualisée par le jeu des drapeaux (savoyard, piémontais et sarde, français) qui annoncent les protagonistes en présence. Le plan de l'exposition est le suivant :

La Savoie du *Buon governo*

- 1815-1848 : le temps du roi tout puissant.
- 1815-1848 : le trône, l'autel et l'ordre.
- L'administration du duché de Savoie en 1848.
- Pauvre Savoie ?
- L'accueil des réformes constitutionnelles.

La Savoie dans la tourmente

- Les Voraces : l'éphémère république de Chambéry (3-4 avril 1848).
- La guerre de 1848-1849.
- La Savoie et la guerre.
- Les troubles de mars 1849.
- La garde nationale : symbole des temps nouveaux.

La Savoie constitutionnelle

- La liberté de la presse : un droit nouveau mais surveillé.
- La liberté d'association.
- Voter en Savoie : une pratique nouvelle.
- Les députés de la Savoie.
- La politique au village.
- La « question savoisonne ».
- La religion catholique divise l'opinion.

La Savoie, une question internationale

- La Savoie et la France.
- Le dernier panneau dresse un bilan de la période en évoquant le Rattachement de la Savoie à la France. Ce rattachement prend effet en 1860 mais dès 1858 des rapprochements ont été organisés entre Cavour et Napoléon III.

Le projet d'exposition : réalisation et signification

Les archives départementales de la Savoie ont réalisé en collaboration avec Sylvain Milbach, Maître de conférence à l'Université de Savoie, cette exposition sur l'évolution de la société savoyarde entre 1848 et 1858.

Ce travail a permis l'élaboration d'un corpus documentaire issu de fonds divers, pour l'essentiel les fonds publics locaux : archives départementales, bibliothèques, musées et ce, pour la Savoie, la Haute-Savoie et Turin. Le travail de repérage, réalisé par Sylvain Milbach, valorise des documents peu connus. Les partenariats développés à l'occasion du projet permettent une meilleure connaissance des documents patrimoniaux emblématiques de la période.

La réalisation de cette exposition a également montré la richesse des collections des Archives départementales de la Savoie. L'essentiel des documents utilisés émane du fonds des administrations civiles et judiciaires de la Restauration sarde (1815-1859), coté en FS. Cette série, anciennement appelée Fonds sarde, a pris officiellement le nom de série FS en 1974. Elle est composée de plusieurs sous séries qui illustrent bien notre sujet ; notamment l'intendance générale du Duché, l'intendance de Maurienne, de Haute-Savoie, de Tarentaise, le sénat et les juridictions mage. Les récents travaux effectués par Corinne Townley dans le fonds judiciaire de la période (6FS et 7FS), ainsi que la restructuration



Création graphique atelier Guy Restelli.

Le Carillon, le 17 avril 1853. Conseil général de la Savoie, Archives départementales, 18OPER 1.

La flèche indique la direction des anciennes prisons de Chambéry, actuelle place Henri Dumant.



de cette collection mettent à disposition les documents les plus pertinents pour la valorisation culturelle.

D'autres fonds complètent les sources utilisées : les fonds privés (série F) ; le fonds des périodiques (série PER). Les journaux de l'époque, riches en caricatures, illustrent à la perfection la liberté que la presse a acquise après la promulgation de la loi du 26 mars 1848. Nous avons également retrouvé des éléments intéressants dans le fonds des affiches (classement en cours), dans le fonds des cartes postales (2Fi) et parmi les ouvrages de bibliothèque (BH).

Par l'intermédiaire d'un panel documentaire très varié (estampes, tableaux, affiches, placards officiels, caricatures...), l'exposition éclaire certaines thématiques propres à la décennie, 1848-1858, où la Savoie, sous souveraineté sarde, passe à un régime constitutionnel. Ce projet s'inscrit également dans la perspective des commémorations de l'annexion de la Savoie à la France (1860-2010) puisqu'il s'agit finalement de faire le point sur une « décennie de préparation ».

Exposition itinérante et activités pédagogiques

Les expositions conçues par le service des Archives départementales sont montées sur des panneaux mobiles, faciles à installer dans différents lieux et qui ne nécessitent pas de surveillance, contrairement aux expositions de documents originaux. Il s'agit d'un choix qui correspond au souhait du Conseil général de Savoie de concevoir des activités culturelles qui s'orientent vers les territoires du département. Les communes, en fonction de leur programme d'activités culturelles, pourront bénéficier du prêt gratuit. Les Archives départementales proposent également des visites guidées sur site.

L'exposition itinérante a aussi une vocation pédagogique, elle est prêtée aux établissements d'enseignement, aux collèges en priorité, mais en s'ouvrant aux parents et au public intéressé, avec l'aide des associations d'histoire, des associations ou organismes d'animation ou de développement local. Les Archives départementales souhaitent apporter leur concours à l'élaboration d'outils pédagogiques en collaboration avec le personnel enseignant.

Depuis 2005, plusieurs établissements d'enseignement secondaires travaillent en collaboration avec les Archives départementales, en exploitant les expositions qui sont aujourd'hui au nombre de quatre :

– **La Savoie des libertés** présentée à l'automne 2008 aux collèges du département qui voudront l'accueillir. Elle est composée de 20 panneaux mobiles. Au printemps 2009, elle sera présentée au grand public aux Archives départementales de la Savoie où elle sera installée pour plusieurs mois.

– **Vivre là-Haut** conçue en 2002 et composée de 20 panneaux. Elle présente quelques aspects de l'histoire des communes montagnardes qui restent intimement liées à la pratique des sports d'hiver. Elle tente également de montrer comment et pourquoi ces villages et leurs habitants ont connu plus de changements ces cinquante dernières années que durant le millénaire précé-



Nicolas Chiffart, *La France libératrice*. Gravure, 1859. Coll. Musées d'Art et d'Histoire de Chambéry.

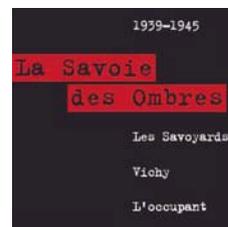
dent et en quoi ces changements ont modifié l'image de la Savoie toute entière.

– **La Savoie des Ombres** conçue en 2005 et composée de 22 panneaux. Elle présente certaines thématiques de la vie quotidienne des Savoyards pendant la Seconde guerre mondiale. *La Savoie des Ombres*, ce sont toutes les victimes du conflit, prisonniers, déportés et fusillés ; ce sont toutes les familles juives anéanties et tous les persécutés traqués, qui vivent cachés en attendant des jours meilleurs ; c'est aussi l'autorité de Vichy qui veille à l'application de lois anti-républicaines, qui surveille, arrête de manière arbitraire les populations ; c'est encore l'impact des occupations italienne puis allemande qui laissent en Savoie le goût amer des destructions, des morts et des privations. C'est enfin, tous ceux qui ont contribué à libérer les Savoyards de la tutelle du régime de Vichy et de l'Allemagne nazie.

– **Louis Mandrin** conçue en 2005 et composée de neuf panneaux réalisés à l'occasion du 250^e anniversaire de l'arrestation de Mandrin au Château de Rochefort, le 21 mai 1755. Elle replace cette affaire dans le contexte historique et économique de la Savoie du XVIII^e siècle tout en offrant une riche iconographie.

Emmanuelle Combet
et Sylvain Milbach

Ci-dessous, procédure judiciaire, incendie volontaire de Thonon : affaire François Mercier (1845-1846). Conseil général de la Savoie, Archives départementales, 6FS1 10804.





Pour cette exposition, il faut souligner l'apport des archives privées qui comportent de précieuses informations sur la vie de ces migrants. Par la mise en valeur de ces fonds, l'exposition est aussi un moyen de lancer un appel aux détenteurs de documents intéressant l'histoire de la commune, afin qu'ils acceptent soit un prêt (numérisation des documents), soit un dépôt aux Archives municipales.

Famille Boch installée à Aoste (s.d.). Archives municipales de Tignes, fonds M. Boch, 20Fi 2.

Sur les routes, Tignards et migrations

du XVIII^e siècle à nos jours

Au travers de 15 panneaux, les Archives municipales présentent l'importance des migrations dans la vie des Tignards en s'appuyant sur la richesse de documents conservés par la Commune, le Diocèse de Moutiers, les Archives départementales de la Savoie ainsi que sur des fonds privés. Ces panneaux sont également associés à divers costumes et objets provenant des collections de l'Espace patrimoine de Tignes et du Musée du Chablais.



Jusqu'au Rattachement de la Savoie à la France (1860), la Vallée d'Aoste et le Piémont demeurent les destinations privilégiées des Tignards, les Alpes ne constituant nullement une frontière. Colporteurs, ouvriers textiles, négociants ou merciers alimentent alors un courant d'émigration de qualité.

L'annexion française marque cependant une rupture dans les comportements migratoires : alors que les destinations changent (Paris et des villes du sud de la France – Montpellier, Béziers, Sète – supplantent le nord de l'Italie), l'émigration tend à devenir définitive, vidant ainsi la communauté de ses effectifs les plus jeunes.

Tignes n'alimente toutefois pas qu'un simple courant d'émigration. Outre les alpages qui attirent de nombreux travailleurs saisonniers, notamment Valaisans et Valdôtains, les Tignards recourent à de la main d'œuvre extérieure pour assumer des métiers qu'ils n'exercent pas comme ceux du secteur du bâtiment.

Au début du XX^e siècle, l'apparition du tourisme en montagne modifie profondément ces pratiques. Alors que la commune fait face à un lourd exode – la population diminue de moitié entre 1822 et 1911 –, cette nouvelle activité freine le départ des jeunes, favorise le retour de Tignards émigrés et attire même une population nouvelle.

Ce développement bouleverse par ailleurs les rythmes migratoires : on ne quitte dorénavant plus la montagne l'hiver ; des centaines de touristes viennent désormais goûter aux joies de la neige. Ce premier essor touristique est cependant remis en cause par la construction du barrage (1948-1952).

Entre 1950 et 1952, environ 2500 ingénieurs et ouvriers investissent Tignes, pesant ainsi sur la population locale.

La montée des eaux provoque la dispersion d'une partie de la population. Cent des 433 habi-

En dépit des clichés, les communautés alpines n'ont jamais été repliées sur elles-mêmes comme en attestent leurs pratiques migratoires. A Tignes, les migrations s'intègrent à un système économique et social adapté aux conditions de vie en altitude qui repose sur la complémentarité de l'agropastoralisme et du commerce : elles constituent une source de revenus durant l'hiver, saison où toute activité agropastorale est impossible, ainsi qu'un moteur d'ascension sociale.

À compter du XVIII^e siècle, les archives permettent d'appréhender ce phénomène et d'en définir les principales caractéristiques : type de déplacements (saisonniers, temporaires ou définitifs), destinations, métiers exercés...

En-tête de facture de la mercerie Joseph Laurent Marie Bognier à Turin (1834). Archives municipales de Tignes, fonds Bognier, 2s 134.



tants expropriés demeurent toutefois sur le territoire communal tentés notamment par le projet de station de ski.

Ce projet auquel participent Tignards et « Chinois » (nom donné aux non Tignards), constitue la renaissance de Tignes. Outre les installations destinées aux touristes, il vise à favoriser le regroupement des habitants expropriés autour d'un centre permanent à 2100 m d'altitude. Le premier bâtiment édifié est d'ailleurs une HLM baptisée « Renouveau ».

Cœur de cet aménagement, le secteur du Lac connaît une évolution remarquable : de 156 en 1962, la population passe à 1153 en 1975. Parallèlement, l'attraction de la station s'affirme. En 1962, 146 des 425 habitants sont d'origine tignarde ; ils ne sont plus que 216 sur 901 habitants en 1968...

Station internationale, Tignes doit aujourd'hui composer avec d'importants flux de population (touristes, saisonniers et permanents) qui nécessitent la mise en place de conditions d'accueil et de résidence adaptées aux besoins de chacun.

Les thèmes présentés

- La migration, une pratique montagnarde ancienne.
- Les migrations au XVIII^e siècle.
- Joseph Marie Bognier, un Tignard à Turin.
- « Grosses chaussures et cerveau fin ».
- Les migrations au temps de la Révolution française.
- Sur les chemins de traverse : les Tignards et la contrebande.
- Les migrations au XIX^e siècle.
- De Turin à Montpellier : destins de Tignards.
- Tignes et les saisonniers avant le tourisme.
- Migrations et tourisme dans l'ancien village.
- Le barrage : Tignards, ingénieurs et ouvriers (1947-1952).
- Le barrage : l'évacuation et la dispersion des habitants.
- La naissance de la station : Tignes semper vivens.
- L'hiver à Tignes : touristes et travailleurs saisonniers.



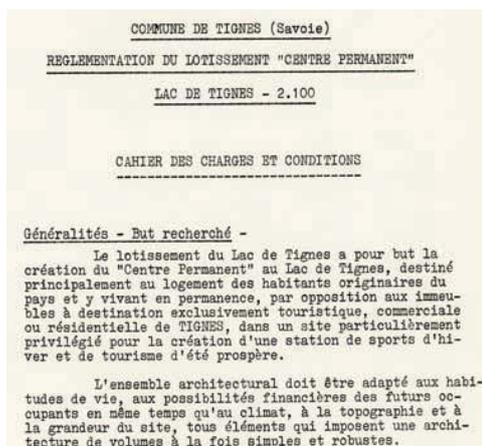
Immeuble HLM « le Renouveau » (1958). Archives municipales de Tignes, fonds Association des Amis du Vieux Tignes et de la Santa Terra (Studios Villeurbannais, Monchanin & Perichon).



Librairie de Constantine Revial à Paris (1927). Archives municipales de Tignes, fonds Revial-Pompon, 14Ft 50.



Baraquements des ouvriers EDF au village des Brévières (s.d.). Archives municipales de Tignes, 10Ft 20.



Règlement relatif à l'aménagement du centre permanent au Lac de Tignes (1956). Archives municipales de Tignes, 103w 4.



Exposition du 7 juillet au 5 septembre 2008

Salle de conférences
Mairie de Tignes
Montée du Rosset
73320 Tignes.

www.mairie-tignes.fr

Accès libre, du lundi au vendredi de 9h à 12h et de 14h à 18h.

Ouverture lors des Journées Européennes du Patrimoine, dimanche 21 septembre, de 14h à 18h.

Possibilité de visites commentées.

Contact & renseignements

Archives municipales,
Cédric BROET
04 79 40 06 51
04 79 40 06 40 (standard)
broet@tignes.net

Exposition itinérante sur panneaux mobiles. Pour les modalités pratiques de prêt, s'adresser aux Archives municipales.



THÉMATIQUES

La Chartreuse d'Aillon Maison du Patrimoine

Situé au cœur du massif des Bauges tout près de la station d'Aillon-le-Jeune, le Bâtiment des hôtes, seul vestige de la Chartreuse d'Aillon, accueille désormais la seconde maison thématique du Parc naturel régional du Massif des Bauges. Dédiée au patrimoine culturel rural, elle fait suite à la Maison faune-flore à Ecole et sera prochainement suivie de la Maison de l'eau et de la rivière à Cusy.

Ouverture

Juillet-Août

tous les jours sauf le mardi de 10h30 à 13h et 13h30 à 18h30.

L'automne

(de fin août à la 3^e semaine de septembre et vacances de Toussaint), le mercredi, jeudi, vendredi et dimanche de 14h à 18h.

Vacances d'hiver

tous les jours sauf le mardi de 10h30 à 13h et 13h30 à 18h30.

L'hiver

hors vacances scolaires mercredi et dimanche de 14h à 18h30.

Huit cents ans d'histoire

Les premiers moines, venus de Meyriat dans le Bugey, s'installent en 1178 dans la combe de Lourdens suite à une donation faite par le comte de Savoie Humbert III (1136-1189). Ils trouvent dans ce site les conditions matérielles et spirituelles nécessaires à la vie cartusienne : calme, solitude, terres en quantité et qualité suffisantes. À la tête d'un vaste domaine rural comprenant notamment des prairies, des alpages, des forêts et des vignobles en Combe de Savoie, la chartreuse d'Aillon développe dès le XVII^e siècle une importante activité métallurgique utilisant essentiellement le minerai de Saint-Georges-d'Hurtières en Maurienne.

Vendu à des industriels comme bien national en 1792, le monastère est rapidement délaissé et les habitants sont autorisés à réutiliser les pierres de taille. En 1853, les derniers vestiges de la Chartreuse sont rachetés par la famille Bérard qui transforme le bâtiment des hôtes en ferme.

La genèse d'un espace d'interprétation

Sous l'impulsion de l'Association de Sauvegarde de la Chartreuse d'Aillon, la Communauté de Communes du Pays des Bauges acquiert le bâtiment en 1989. Celui-ci est inscrit à l'Inventaire supplémentaire des Monuments historiques en janvier 1994 et la toiture est alors entièrement refaite. En prévision d'un aménagement muséographique, la Communauté de communes engage en 1999 des travaux de restauration. Le Parc naturel régional du Massif des Bauges signe alors une convention avec cette dernière pour y installer sa seconde maison thématique consacrée au patrimoine culturel du massif.



La Chartreuse d'Aillon, une nouvelle maison thématique consacrée au patrimoine culturel du massif des Bauges, le Bâtiment des hôtes et ses abords en cours d'aménagement.

Un parcours à travers les Bauges

De salle en salle, le visiteur chemine dans un parcours thématique offrant une approche variée de l'histoire et des patrimoines du massif des Bauges.

C'est d'abord un dialogue avec l'histoire du massif, des premières occupations humaines aux mutations économiques des cinquante dernières années et un aperçu des richesses patrimoniales du Parc à travers un survol du massif sur une maquette au centre de la pièce ou en naviguant sur une imagerie en 3D.

La galerie extérieure permettant d'accéder aux salles suivantes est garnie de six vitrines évoquant quelques éléments caractéristiques du patrimoine de chaque secteur du massif comme l'industrie du Pays de Faverges, la récolte des cyclamens dans les piedmonts de l'Albanais, la production de glace sur le plateau de la Leyse ou encore les pépinières de vignes en Combe de Savoie.

Un film donne ensuite les clés de compréhension d'un patrimoine vivant qui témoigne de la diversité des activités humaines dans les Bauges, tandis que l'espace d'interprétation évoque tour à tour les travaux agricoles, la vie quotidienne des Baujus, l'économie agropastorale, la vigne, l'exploitation de la forêt et ses traductions dans le patrimoine bâti sans oublier l'industrie du fer si importante dans l'histoire du massif.

Enfin, la muséographie souligne tout au long du parcours les éléments architecturaux les plus remarquables de ce bâtiment avant de les resituer dans l'ensemble imposant de l'ancienne Chartreuse, grâce à une maquette, tant dans ses dimensions d'origine que dans l'histoire monastique du massif.

Benoît Tiberghien, Jérôme Daviet



Maison du Parc
73630 Le Châtelard
tél. 04 79 54 86 40
www.parcdesbauges.com

Le Bâtiment des hôtes et sa galerie desservant l'espace d'interprétation.





Premiers bergers des Alpes de la Préhistoire à l'Antiquité

Ouvrage collectif coordonné par Jean-Pascal Jospin et Tassadite Favrie, éditions Infolio, 29 €

Catalogue de l'exposition proposée par le Musée dauphinois du 11 avril 2008 au 30 juin 2009.

Il y a 10 000 ans, au Moyen-Orient, des communautés inaugurent et diffusent (env. 6 500 ans avant notre ère) vers l'Occident un mode de vie sédentaire reposant sur l'agriculture et l'élevage :

c'est « la révolution néolithique ». Les premiers bergers des Alpes nomadisent avec leurs troupeaux, au gré des saisons à différentes altitudes et sur un vaste territoire. Les grottes sont utilisées comme bergeries temporaires. C'est au début de l'âge des Métaux – vers 3 000 ans avant J.-C. – que se sédentarisent les populations, en plaine comme en altitude. Des enclos de grande taille en altitude sont édifiés pour assurer la protection des troupeaux contre les prédateurs et pour collecter le lait afin de fabriquer du fromage. Une longue sélection donne naissance aux races de moutons à laine. Dès 500 ans avant J.-C. et jusqu'à la période gauloise, les étables jouxtant les maisons d'habitation témoignent très tôt d'une proximité entre l'homme et l'animal. La société romaine confiera un rôle au berger, celui de garantir la prospérité de la communauté.

Noble et forte maison. L'habitat seigneurial dans les campagnes médiévales. Du milieu du XII^e au début du XVI^e siècle, Elisabeth Sirot, éd. Picard, coll. Espaces médiévaux, 42 €

Attention : texte en italien Il n'existe pas de typologie précise de la maison-forte, en témoigne la grande variété de plans et de



dimensions. Cependant, des caractéristiques communes permettent d'établir une définition générique du terme. Parmi elles, une chronologie établie de la fin du XII^e siècle au début du XIII^e siècle, l'importance de l'utilisation de la pierre dans la construction, leur rôle dans l'économie rurale, l'attribution de certains privilèges sur l'eau et les forêts, la construction assez répandue d'une chapelle attenante à la maison-forte.

On découvre à travers cet ouvrage un aspect moins austère et martial de la vie médiévale. L'accent est mis sur les éléments esthétiques, la recherche du confort et de l'intimité dans l'aménagement de la maison-forte.

La reggia di venaria e i savoia. Arte, magnificenza e storia di una corte europea

Catalogue, Collectif, Umberto Allemandi & C., 60 €



La Venaria Reale est l'un des plus envoûtants petits Versailles réalisée à partir de 1683 par l'architecte Amedeo di Castellamonte pour le duc Victor-Amédée II de Savoie, embellie et agrandie au début du XVIII^e siècle par le grand architecte Filippo Juvarra, la Reggia resta inachevée. Ce vaste rendez-vous de chasse ne se releva jamais de son saccage par l'armée de Bonaparte. Abandonné, il devint caserne et le resta jusqu'en 1943. L'ancien « palais de plaisir et de chasse » des Savoie n'était plus qu'une ruine pathétique. Entreprise à partir de 1997, la restauration complète des bâtiments et du parc vient de s'achever. La réouverture du site au public a donné lieu à une exposition « La reggia di venaria e i savoia. Arte, magnificenza e storia di una corte europea » qui s'y est déroulée du 12 octobre 2007 au 30 mars 2008. Son magnifique catalogue, à l'iconographie abondante, ravira les amateurs tout autant que les spécialistes de l'histoire de la Maison de Savoie.



De pied en cap. Patrimoines du textile et de la mode en Rhône-Alpes

Collectif, 12 € Des magnaneries de la Drôme aux ateliers de soyeux lyonnais, des moulins ardéchois aux « usines-pensionnats » du Bugey ou du Nord-Isère, la spécialisation de l'industrie du tissu a marqué le paysage régional. Fruit d'un travail collectif associant, à l'initiative de la DRAC, le « réseau textile et mode » de la région et différents experts, *De pied en cap* montre la diversité des patrimoines, souligne les liens étroits unissant cet héritage aux économies locales et interroge les différentes modalités mises en œuvre pour partager ce « bien commun ». Alternant monographies et textes de réflexion, entretiens et contributions d'écrivains, enrichi par une iconographie inédite, cet ouvrage est un outil pour faciliter l'appropriation par le plus grand nombre des patrimoines du textile et de la mode.

Plateau d'Assy. Montagne magique. L'art inspiré. Itinéraire culturel

Anne Tobé, 15 € Le site fut choisi dans les années 1920-1930 pour son exceptionnel ensoleillement et son climat sec afin d'accueillir le plus grand centre de traitement des maladies des voies respiratoires. Plusieurs bâtiments d'architecture moderne furent alors construits formant un ensemble représentatif

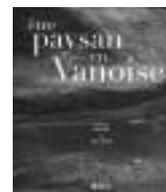


unique : la station de cure climatique de Passy. Préoccupations hygiénistes des médecins et nécessités architecturales se répondent pour donner lieu à une architecture inédite. En 1950, une église, terrain de réconciliation entre l'art contemporain et la religion fut érigée : Notre-Dame de Toute Grâce. Les plus

grands artistes de cette époque ont participé à sa décoration. Dans les années 1970, un projet de sculpture contemporaine voit le jour. Une quarantaine d'œuvres d'artistes de toutes nationalités seront placées autour de 4 directions créant un cheminement. Les œuvres de Féraud, Calder, Semser, Cardenas et bien d'autres encore se donnent à voir dans un cadre naturel exceptionnel. Cet ouvrage se veut un guide de découverte culturelle du plateau d'Assy, endroit magique et inspiré s'il en est.

Être paysan en Vanoise, ouvrage réalisé en partenariat avec le Parc national de la Vanoise, photographies de Pierre Witt, textes de France Harvois, éd. Libris

Le Parc national de la Vanoise, conscient du rôle majeur des paysans dans cet espace remarquable, a mis en place des partenariats pour une agriculture pérenne et co-responsable du patrimoine naturel et culturel. Souhaitant la réalisation d'une exposition sur l'agriculture locale, le Parc a été partenaire dès sa genèse en 2004 du projet d'une exposition et d'un livre l'accompagnant. C'est d'un monde vivant, riche d'une histoire tournée vers l'avenir que ce livre porte témoignage. Il témoigne au travers des photos et du texte de la beauté d'un monde paysan dynamique qui a toute sa place dans un espace naturel préservé.



Mont-Cenis Magazine n°10, Association des Amis du Mont-Cenis, 15 €

Ce numéro spécial de la revue Mont-Cenis magazine est une édition reliée des 9 numéros parus annuellement depuis 1998. Au sommaire : N° 1 Louis Duverney – l'album du soldat : Evocation de la vie de garnison à Lanslebourg au seuil du XX^e siècle, au travers de l'album photographique de Louis Duverney, médecin militaire. N° 2 Un barrage et des hommes : Entre 1962 et



1969, 8000 travailleurs manipulèrent une centaine d'engins, excavant, déplaçant d'énormes volumes de terre et de roches pour établir une digue de terre : le barrage du Mont-Cenis. Récit de ces travaux.

N° 3 Bonheur et saveur des alpages : Evocation de la vie pastorale passée et présente, des différentes productions fromagères des alpages du Mont-Cenis. N° 4 La cuisine des alpages : sa renommée, ses recettes...

N° 5 Suse-Mont-Cenis – une course centenaire : Evocation de cette mythique course de côte. N° 6 Sentinelles du Mont-Cenis : Histoire de la fortification du Mont-Cenis. N° 7 Fell – le petit train du Mont-Cenis : Du nom de l'ingénieur anglais qui mit au point un système de chemin de fer qui pouvait gravir les pentes en 1865 : La ligne Suse-Saint-Michel-de-Maurienne a été inaugurée en 1868, et a été exploitée jusqu'en novembre 1871.

L'ouverture de la ligne passant par le tunnel du Mont-Cenis sonna le glas de son exploitation. N° 8 Châpe - les télécommunications de l'an 1800 : Mis en place sous la beauté d'un monde paysan dynamique qui a toute sa place dans un espace naturel préservé, le système télégraphique Châpe était ingénieux, permettant une transmission rapide et fiable des informations. Le tronçon reliant Lyon à Milan a été construit en 1810 pour permettre à Napoléon I^{er} d'être informé rapidement en cas d'attaque par l'Autriche. Abandonné à la Restauration, il n'en reste que les vestiges des postes traversant la Savoie par la Maurienne.

N° 9 Promenade au paradis de la flore alpine : itinéraire de découverte de la flore alpine autour du Mont-Cenis.

Vinciane Néel



- **Actualités**
- **patrimoines**
- **p. 3 à 6**
- **Antiquités et**
- **objets d'art**
- **p. 7 à 9**
- **Dossier**
- **Art rupestre**
- **en Savoie**
- **p. 10 à 13**
- **Monuments et**
- **sites historiques**
- **p. 14 à 16**
- **Architecture**
- **p. 17 à 19**
- **Beaux-arts**
- **p. 20 & 21**
- **Archives**
- **p. 22 à 25**
- **Musées**
- **et maisons**
- **thématiques**
- **p. 26**
- **Livres**
- **p. 27**